REVUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

NOUVELLE SÉRIE.

VIe ANNÉE. — TOME IX. — N° 50. — JUIN 1875.

« Delenda Carthago! »

SOMMAIRE :

NIMES

AUX BUREAUX DE LA REVUE : rue de la Servie, 4;
PARIS : rue François Ier, 8;
— LETHIELLEUX, libraire, rue Cassette, 4.

1875.

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

France.	15 fr.
Belgique, Italie, Suisse.	16
Alsace-Lorraine, Angleterre, Espagne. . . .	17
Allemagne.	18
Turquie.	19
Pays d'Outre-Mer.	20

La *Revue de l'Enseignement chrétien* paraît tous les mois.
On ne s'abonne que pour une année, à partir du 1er mai, ou du 1er novembre.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être envoyé *franco*, à M. L. Allemand, professeur à l'Assomption, à Nimes, ou au R. P. V.-de-P. Bailly, rue François Ier, 8, à Paris.

Toutes les communications ou réclamations relatives à l'abonnement et à l'administration doivent être adressées à M. E. Trotman, Gérant, à l'Assomption, à Nimes, ou au R. P. Germer-Durand, correspondant de la *Revue*, rue François Ier, 8, Paris.

La *Revue de l'Enseignement chrétien* rendra compte de tout ouvrage dont le sujet rentre dans le cadre de ses travaux, à la condition indispensable que deux exemplaires seront adressés à la *Rédaction*.

MONSEIGNEUR PLANTIER.

I.

La mort du grand évêque est venue surprendre le monde et l'Église : l'Église, qui, poursuivie sur tous les points, comptait sur un capitaine, habile et vaillant entre tous ; le monde, indifférent ou hostile, qui mesurait par instinct la vitalité de l'athlète à l'énergie des coups que sa plume frappait encore.

Il n'est pas toutefois exact de dire, ainsi que l'ont fait quelques-uns, que le douloureux événement ait été imprévu et que cet œil, toujours ouvert sur les manœuvres de l'ennemi, n'ait pas entrevu la faulx qui le menaçait. Vus dans le lointain de leur gloire, ces hommes puissants apparaissent comme immortels, et l'on s'étonne que la mort puisse les atteindre. En un sens, cet étonnement a sa raison d'être. Car il est écrit : « Le tourment de la mort ne les touchera point (1), » c'est-à-dire la mort n'est point pour eux un supplice. « Aux yeux des insensés, ils ont paru mourir ; leur passage est estimé une affliction ; parce qu'ils nous quittent, nous les croyons anéantis ; mais ils n'ont fait que s'éloigner du théâtre de nos guerres pour être établis dans la paix (2). » Ils reparaîtront et le monde « les reverra briller comme la flamme qui court dans le chaume aride, pour exercer des jugements sur les nations et leur domination sur les peuples (3). »

Comme l'Apôtre, Mgr Plantier avait *entendu en lui-même une*

(1) *Sap.*, III.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

réponse de mort (1), et comme lui, il avait pu répliquer à cette voix : « Pour moi, vivre c'est le Christ, et mourir un gain (2). »

Quelques semaines avant sa mort, et pendant sa tournée pastorale, il fut assez souffrant pour que son état pût inspirer des craintes. *Son Ami* du Vatican, de cet œil qui veille sur le monde, jeta un regard sur notre diocèse, et la parole qui gêne les sacriléges envahisseurs de Rome et les arrête aux portes d'un palais où réside un prêtre désarmé, cette parole qui cause des terreurs singulières à nos puissants vainqueurs, qui protége, encourage et console les catholiques d'Allemagne, de Suisse et d'Amérique, cette même parole, suave et forte, sut trouver quelques mots de la plus tendre sollicitude pour le pasteur qu'il aimait.

Dans un télégramme, dicté par une paternelle affection, Pie IX chargeait le T.-R. P. d'Alzon, supérieur des Augustins de l'Assomption et vicaire général de Mgr Plantier, de veiller spécialement sur la santé de son évêque et de faire valoir au besoin le mobile de l'obéissance à l'autorité apostolique pour le décider à prendre un repos nécessaire. Dans ce même télégramme, le Saint-Père bénissait tout spécialement les Œuvres fondées par le Père d'Alzon et en particulier l'Œuvre des alumnats de *Notre-Dame des Vocations*.

Monseigneur ne l'ignorait pas, il portait au cœur un germe de mort. Ce germe, sans doute, était une lésion physique; mais des causes morales avaient puissamment contribué à le développer, et Pie IX connaissait bien Mgr Plantier, lorsqu'il disait tout récemment : « L'évêque de Nimes est un de nos meilleurs sans doute, mais il a un défaut : IL A TROP DE CŒUR ! »

On sait maintenant que Mgr Plantier est mort, témoin du devoir. Toute idée d'abandonner ou de suspendre les fonctions sacrées de son ministère offensait une loyauté sensible jusqu'au scrupule et atteignant l'héroïsme de la délicatesse.

(1) II *Cor.*, I.
(2) *Phil.*, I.

Les détails de cette mort paisible, qui s'est emparée de lui comme le sommeil envahit les sens de l'ouvrier après une journée bien remplie, ces détails sont connus de tous.

D'ailleurs, je ne me propose pas d'anticiper sur la biographie qui nous est promise. Un tel évêque mérite d'avoir un évêque pour historien. Sur l'un des plus beaux siéges de France est assis un prélat qui se dit, avec amour et respect, le fils et le disciple de Mgr Plantier. L'Assomption lit avec orgueil son nom vénéré sur la liste de ses anciens élèves. Formé à l'école du T.-R. P. d'Alzon, qu'il nomme aussi son père et son maître, il devint tour à tour directeur de la maison dont il avait été l'élève, secrétaire particulier, secrétaire général, chanoine et vicaire général de Mgr Plantier. Confident de ses pensées intimes, ayant vécu de sa vie, et, en quelque sorte, reçu dans son âme les écoulements de cette âme généreuse, l'Evêque de Montpellier a, par-dessus tous, qualité pour raconter et la vie publique et la vie intérieure de l'évêque de Nimes ; il est bien placé, nous semble-t-il, pour reconstruire sous nos yeux les rapports latents de ces deux vies, pour nous faire connaître comment cet épiscopat ne fut que l'épanouissement glorieux d'une extrême loyauté venue de naissance, cultivée par l'éducation, élevée par une grande piété à la dignité d'une vertu surnaturelle, consacrée et en quelque sorte mêlée au caractère épiscopal par l'effusion des dons du Saint-Esprit.

II.

Mgr Plantier a bien mérité de l'Église universelle. Ses ouvrages d'apologie, ses lettres pastorales contre les ennemis du principat ecclésiastique, ses travaux au Concile du Vatican, les cruelles douleurs que lui causèrent à Rome des luttes pénibles soutenues contre des frères dans le sacerdoce, l'altération mortelle de sa santé qui en fut la suite, tout cet ensemble d'œuvres et de souffrances lui garantissent des titres impérissables à la reconnaissance des catholiques. L'amitié de Pie IX, constatée par des témoignages publics, a été un pre-

mier paiement de cette dette, qui, sans doute, ne dispense pas les réprésentants de l'Église de s'y associer, mais que le pieux évêque considérait comme une très-ample rémunération, et qui lui faisait dire comme à saint Paul : « Je suis rempli de consolation, je surabonde de joie dans toutes mes tribulations (1). »

III.

Mgr Plantier a bien mérité de l'Église de France. L'honneur d'être, en cette circonstance, l'interprète de nos évêques, appartient naturellement à celui qui a hérité de son manteau, à celui en qui est venu habiter son double esprit, c'est-à-dire sa doctrine toujours sûre ainsi que sa noble et loyale piété, en un mot à l'Élisée de cet autre Élie (2). Déjà, dans une courte circulaire empreinte d'une exquise délicatesse de sentiments et écrite le jour même de la catastrophe; dans le discours funèbre prononcé au service solennel célébré dans la cathédrale de Montpellier, le 7 juin dernier, Mgr de Cabrières a rempli ce devoir avec tout son cœur et tout son esprit. Mais nous le savons, et déjà nous l'avons annoncé, il ne s'en tiendra pas à ces premiers élans de reconnaissance. Il fera voir Mgr Plantier à ceux qui ne le connaissaient que par la renommée. Sa plume aura le don de rapprocher cette grande figure, à la manière de ces ingénieux instruments qui font voir de près les astres lointains et permettent aux observateurs d'apprécier leurs dimensions réelles sans être éblouis par leurs rayons. Le clergé français attend avec impatience la publication promise.

VI.

Mgr Plantier a bien mérité du diocèse de Nimes. Les catholiques de ce diocèse étaient fiers, à bon droit, de marcher à la suite d'un tel chef, et la gloire du pasteur était la gloire pro-

(1) II *Cor.*, VII.
(2) IV *Reg.*, II.

pre de ses ouailles fidèles. Il pouvait leur dire comme l'Apôtre aux Philippiens : « Vous êtes ma joie et ma couronne! (1) »

Aussi, quand son cercueil a parcouru lentement les rues désolées de la ville épiscopale, tout son peuple était là, formant autour de son corps glacé une immense couronne de deuil. Les funérailles de Mgr Plantier resteront, dans toutes les mémoires, comme un monument historique de la douleur et de la reconnaissance publiques.

Cette reconnaissance impose des devoirs et a su conquérir des droits qu'il convient de respecter. La splendeur dont le siége de Nimes a été entouré par Mgr Plantier ne saurait être méconnue, ni sitôt oubliée. Orateur, écrivain, apôtre, il n'était pas moins un administrateur du plus grand mérite, et celui qui s'éloignerait de son esprit ou qui briserait avec les traditions de son règne, se trouverait certainement très-mal à l'aise sur le même trône. Mgr Plantier était l'idole de son peuple. Les prêtres, surtout, étaient heureux sous sa paternelle administration. Comme il était lent à prendre les mesures sévères! Comme il savait avertir, instruire doucement et ramener, par de touchantes prévenances, les cœurs aigris ou blessés!

Les étrangers ne sauront jamais à quel degré il était aimé. Des incidents, sans rapport aucun avec l'état général des esprits, ne doivent pas faire prendre le change. Le courant d'affection établi entre le premier pasteur et son clergé était d'une telle puissance, qu'il y aurait péril à le méconnaître. L'opinion catholique ferait explosion, si elle était provoquée ou bravée sur ce chapitre.

Ceux à qui incombe le périlleux honneur de désigner au choix du Pape le prêtre qu'ils estiment digne d'être appelé au gouvernement d'une église, comprendront sans doute que les intérêts de l'administration ne sauraient, en cette occasion, être en conflit avec les vœux d'un peuple reconnaissant.

(1) *Philipp.*, IV.

V.

Mgr Plantier a bien mérité des lettres françaises et des beaux-arts. Flandrin et Reboul ne sont plus là pour dire toutes les intuitions du beau, toutes les richesses d'imagination, tempérées par la sagesse d'un goût exercé, que contenait cette belle intelligence. Mais s'il existe encore un véritable amateur de notre langue classique, il parlera pour dire combien l'évêque de Nimes fut fidèle aux traditions du grand siècle.

VI.

Mgr Plantier a bien mérité de l'enseignement. Et c'est surtout à ce titre que la *Revue de l'Enseignement chrétien* a le devoir de payer à cette mémoire vénérée un tribut spécial d'hommages et de regrets.

Il faut, dit saint Paul, que « l'évêque soit docteur (1) », c'est-à-dire puissant par l'enseignement.

Mgr Plantier remplissait cette condition avec surabondance. On eût dit que cet homme était né dans une chaire. On a quelque peine à se le figurer dans les détails de la vie commune, à table, en récréation, autrement qu'il n'était à la Faculté, lorsqu'il expliquait aux élèves le sens et la poésie des Livres saints, ou au grand séminaire, lorsqu'il exposait les règles de la vie sacerdotale, ou à Notre-Dame, lorsqu'il signalait aux savants les piéges de la science moderne.

Les professeurs ne pourraient que gagner à le prendre pour modèle. Ils apprendraient, à cette excellente école, qu'il faut savoir beaucoup pour enseigner peu ; quand il est précédé d'une forte et constante préparation, l'enseignement gagne en solidité et en profondeur ce qu'il perd en superficie, en qualité ce qu'il semble perdre en quantité.

La clarté et la méthode étaient les caractères distinctifs de Mgr Plantier. On le comprenait aisément, parce que, grâce à sa

(1) I *Timoth.*, III.

riche mémoire et ses opiniâtres études, il possédait parfaitement son sujet. On le retenait facilement, parce qu'il procédait par définitions et divisions naturelles. La clarté est la politesse des grands esprits, Mgr Plantier ne s'en départit jamais. La méthode suppose la rectitude de la raison et une certaine habitude des exercices scolastiques.

La loyauté, qui faisait le fond de son âme, ne permettant pas à Mgr Plantier de soupçonner la loyauté d'autrui, ne lui permit pas de voir de bonne heure la plaie incurable de l'Université. De même qu'on vit l'abbé Bergier travailler à l'Encyclopédie du dix-huitième siècle, dans l'espoir, sans doute, de faire quelque bien et d'empêcher quelque mal, on a vu, de nos jours, des ecclésiastiques donner quelque appui à une institution perverse née de la Révolution, portant en son sein des germes de mort, élevant contre les droits de Pierre les droits de César, et poussant l'audace jusqu'à exclure l'Église de l'éducation publique, après l'avoir dépouillée de toutes les institutions qu'elle avait créées de son souffle, après lui avoir ravi ses fondations, capital et intérêts, et jusqu'aux bâtiments construits de ses deniers. Il est vrai qu'une certaine réaction s'est opérée, et aujourd'hui l'Université, quoique plus impie que jamais, veut bien consentir, sous la pression de l'opinion publique, à prendre l'Église enseignante sous sa protection. Les diocèses auront autant de droits que les consistoires, et l'Université les protégera en les surveillant ! Étrange renversement des rôles ! Singulière parodie de l'histoire !

Il est trop tard ! De trop fréquents scandales, des ruines trop fameuses et trop récentes, ont dissipé toutes les illusions. Un père de famille, attentif à ses intérêts de premier ordre ; un prêtre, pénétré de l'esprit des allocutions pontificales, ne peuvent plus se méprendre sur l'éducation religieuse et morale qu'on peut attendre de l'Université. Outre ce que l'idée même de l'enseignement par l'État, et par *l'État moderne,* renferme d'attentoire contre les droits de l'Église et de la famille, et d'irrespectueux pour l'enfance, les faits parlent avec une brutale énergie, et s'il existe encore un peu de bonne foi dans les

consciences, il faut convenir que cette bonne foi n'est plus invincible.

Mgr Plantier vit s'accentuer, sous ses propres yeux, ce mouvement de décadence morale. Il se vit contraint, lui, si rigide observateur des convenances, de retirer aux établissements de l'État ces marques publiques de déférence auxquelles il est souvent difficile de se soustraire. On sait que, dans ces derniers années, Mgr Plantier n'assistait plus aux distributions de prix du lycée. Sa présence, à la même époque, à des cérémonies de même genre, dans les maisons chrétiennes d'éducation, ne permettait à personne de se méprendre sur le caractère de son abstention. Presque tous les membres de son clergé imitaient cette réserve trop bien motivée.

Mgr Plantier était professeur, partout et en toutes circonstances; mais il enseignait, à l'exemple du Maître, *sicut potestatem habens* (1); il ne livrait pas sa parole, comme le font de nos jours tant de frivoles docteurs, aux caprices d'un auditoire enfiévré. Il se sentait héritier, pour sa part, de l'autorité divine d'où découle le vrai pouvoir d'enseigner, promulgué par Jésus-Christ, lorsque, montant au Ciel, il dit aux apôtres qui furent les premiers évêques : « Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la terre; allez donc, enseignez toutes les nations (2) ».

Les Scribes et les Pharisiens l'entendent autrement (3). Ils ne craignent pas de lancer, de leurs lèvres de serpent, le dard qui va tuer la foi dans une âme d'enfant ; ils ne rougissent pas de donner l'exemple qui peut y faire lever le ferment de corruption. Ayant semé le mépris, ils recueillent une moisson de mépris. Leur chaire est sans prestige et sans autorité, et s'il leur reste quelque crédit sur les âmes, c'est par l'influence des mauvaises passions dont ils ne contrarient pas les appétits et par la connivence des mauvaises doctrines qui leur savent gré de leur scepticisme.

L'autorité, tel est le caractère de l'enseignement religieux,

(1) *Matt.*, VII. — (2) *Ibid.*, XXVIII. — (3) *Ibid.*, VII.

et il éclate, à chaque page, dans les discours et dans les écrits de Mgr Plantier.

Sa manière n'était pas sans analogie avec celle de M. Guizot. Peut-être est-il difficile d'établir un parallèle entre des écrivains séparés par tant de barrières. La comparaison pourrait fournir quelques aperçus sur les rapports d'esprit de ces deux personnages, si l'un n'avait surtout écrit l'histoire, pendant que l'autre traitait du dogme.

Toutefois on ne peut s'empêcher d'observer que l'éloquence dogmatique de M. Guizot rappelle un peu celle de Mgr Plantier. Lorsque le chef des doctrinaires était à la tribune, les députés se croyaient à la Sorbonne. En lisant Mgr Plantier, on se transporte involontairement aux pieds de sa chaire.

Mais le parallèle se soutient mieux par les contrastes qu'il offre. L'un et l'autre avaient le ton de l'autorité ; mais, chez l'évêque, cet accent venait du fond et de la substance même du discours ; chez l'homme d'État, les grands airs étaient plus extérieurs et dénotaient plus de morgue que de solidité.

Mgr Plantier possédait la vérité nécessaire et savait, au besoin, chercher dans la bonne foi la vérité moins certaine, tout prêt à la saluer avec amour quand il l'aurait aperçue dans la lumière de l'autorité !

M. Guizot, le protestant orthodoxe, le partisan du libre examen, manquait à la fois de logique vis-à-vis des protestants libéraux et vis-à-vis des catholiques. Et néanmoins cet homme, raide sur son piédestal, posait en infaillible et ne sut jamais se rétracter.

Un jour, un curé de campage, M. l'abbé Gorini, se permit de signaler des erreurs nombreuses et considérables dans les œuvres de la plupart des grands historiens contemporains, erreurs invariablement commises au préjudice de l'Église catholique.

Augustin Thierry reconnut qu'il s'était trompé, se rétracta et se mit aussitôt en devoir d'expurger ses livres. La mort, hélas ! le surprit dans ce travail.

Guizot écrivit une lettre flatteuse à l'abbé, dans un grand

style de protecteur. Mais, après avoir ainsi rendu presque clandestinement hommage à la vérité, il ne rétracta aucune de ses erreurs.

Concluons que Guizot ne ressemble à Mgr Plantier que par un certain accent autoritaire, et je ne sais quelle majesté doctrinale. C'est l'apparat du professeur. Le fond est sans solidité, sans appui, sans fondement. La pose est digne, l'autorité vraie fait défaut.

Les deux écrivains avaient une grande puissance de souffle. L'emphase de M. Guizot était plus contenue ; chez Mgr Plantier, le courant de la plume avait de l'impétuosité. Sous la forme solennelle, l'historien calviniste cachait une grande sècheresse d'âme : chez notre Evêque, la symétrie et les pompes de la phrase n'allaient pas jusqu'à suspendre ce courant de sève morale qui fait l'onction du discours.

L'évêque aussi est professeur, mais il est professeur à la manière du grand apôtre. « Eussiez-vous dix mille professeurs dans le Christ, vous n'avez cependant pas plusieurs pères ; c'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés en Jésus-Christ (1). »

A d'autres, plus familiers avec les écrivains ecclésiastiques, il appartient de comparer Mgr Plantier avec les grands Evêques de notre Eglise. Il ne m'a pas semblé qu'il fût sans intérêt de mettre en regard deux écrivains placés dans des conditions si opposées.

VII.

Mgr Plantier aimait l'Assomption ; il avait en estime singulière le supérieur de cette maison, et son patronage couvrait les œuvres nombreuses qui en sont sorties. En faisant du Père d'Alzon le chef de son administration diocésaine, il associait son épiscopat à toutes les luttes que l'Assomption a soutenues, et en faveur de Rome, et contre l'Université.

Sans doute, la *Revue de l'Enseignement chrétien* doit surtout la notoriété qu'elle a si promptement obtenue au nom et à

(1) *I Cor.*, IV.

l'appui de son fondateur ; mais on n'ignorait pas que la bienveillance de Mgr Plantier nous était particulièrement acquise. Si l'on veut prendre la peine de lire les nombreuses adhésions d'évêques et d'autres personnages, qui figurent dans nos premiers volumes, on pourra se convaincre que la faveur de l'évêque y est associée au prestige du patronage direct de notre fondateur.

C'est donc avec un sentiment particulier de filiale reconnaissance que nous offrons à la mémoire vénérée de Mgr Plantier, le tribut de notre douleur, de nos hommages et de nos plus ferventes prières. Puisse-t-il, du haut du Ciel, bénir encore nos études et nous obtenir de rester, comme lui, inflexibles dans le devoir, fidèles à la sainte cause du Pape, et ardents à poursuivre le but de notre fondation, qui est la restauration des droits de l'Église dans l'enseignement.

L. Allemand.

LA MESSE EN MUSIQUE.

Domus mea, domus orationis vocabitur.

(*Matth.*, XXI, 13.)

Quantité de personnes pieuses ont dans l'esprit ce préjugé que, pour donner à un jour de fête toute la solennité désirable, il est convenable, presque nécessaire, de chanter la messe en musique. Le plain-chant, d'après la même théorie, est un beau reste de l'art antique, intéressant pour les archéologues; suffisant pour les chantres ignorants qui ne savent faire mieux; mais il ne saurait suffire aux exigences de l'art moderne, etc., etc....

Je n'entreprendrai pas de démontrer que le plain-chant, qui est une musique sacrée, a plus de grandeur dans sa simplicité que toutes les musiques modernes, je dis *les*, car il y en a plusieurs : l'italienne, l'allemande, la française, déjà fort distinctes entre elles, ne sont pas les seules qui aient le don de charmer les oreilles.

Cette démonstration demanderait de trop grands développements. Du reste, pour un catholique, il suffit de savoir que le plain-chant est la musique adoptée, concurremment avec le latin, par l'Église romaine, pour constituer la liturgie. Tout ce que fait l'Église est bien fait; et ce que l'on fait à côté d'elle, même avec sa permission, peut avoir un certain éclat, mais n'arrivera pas à la même hauteur.

La grand messe en plain-chant est une œuvre d'art supérieure à tout ce que les musiciens modernes ont pu inventer, et la messe en musique ne sera jamais qu'une œuvre incomplète, contraire à l'unité, qui est un principe fondamental de l'art, aussi bien qu'à l'esprit de la liturgie; j'ajoute qu'elle est plus funeste qu'utile à l'édification des fidèles.

I

LA MESSE EN MUSIQUE EST CONTRAIRE AU PRINCIPE DE L'UNITÉ.

Je ne parle ici, bien entendu, que des messes en musique qui ont le sens commun, c'est-à-dire qui respectent les paroles et les phrases de la liturgie, qui ne redisent pas indéfiniment les mêmes mots, et ne font pas un amalgame du commencement, du milieu et de la fin, sous prétexte que la musique exige un *Da capo* à tel ou tel endroit.

Le corps du chant liturgique, c'est la parole; parole sainte, tirée de l'Écriture ou de la tradition. Ce corps magnifique prend une âme quand la voix de l'homme lui donne la vie, et la fait vibrer dans le larynx, magnifique instrument dont Dieu même est le constructeur.

Ce corps vivant, il convient, dans certains cas, de l'orner d'un vêtement harmonieux ou éclatant qui est la mélodie. Je dis : dans certains cas; certaines prières en effet doivent être dites à voix basse, *submissa voce*, et saint Augustin recommande expressément, dans la règle qu'il donna à sa communauté, de ne pas chanter ce qui n'est pas indiqué par la rubrique comme devant être chanté : *Quod autem non ita scriptum est ut cantetur, non cantetur* (1).

Mais ce vêtement dont les paroles sont décorées doit garder la gravité et l'ampleur des vêtements sacrés. Il doit, comme l'aube des ministres sacrés, comme la tunique du diacre ou la chape du célébrant, être conçu avec une simplicité qui, sans exclure la richesse, repousse la recherche et le maniéré; en un mot, il ne doit pas être à la mode du jour. Il ne faut jamais oublier que les paroles sont le corps, la partie essentielle et que le chant est un ornement, très-important sans doute, mais secondaire si on le compare aux paroles.

Convenons tout d'abord que beaucoup de messes en musique n'ont aucun respect pour les paroles, et sont par conséquent absolument condamnables. — Laissons ce côté de la question

(1) *Regula ad servos Dei*, c. III.

pour nous occuper des messes en musique qui respectent les paroles ; j'ose affirmer que ces messes, infiniment rares, manquent et manqueront toujours fatalement d'unité.

Au point de vue de l'art, une conception n'est belle que quand elle est conforme à la loi de l'unité, c'est-à-dire quand toutes ses parties concourent, dans leur diversité, à produire un ensemble harmonieux. L'*unité* n'est point l'*uniformité* qui engendre la lassitude. C'est la pondération habile des dissemblances et des ressemblances des diverses parties, pondération qui aboutit au résultat voulu par l'artiste.

La grand messe, telle qu'elle fut réglée par saint Grégoire, est un modèle à la fois de variété et d'unité. La tradition pense que saint Grégoire eut pour cette œuvre du chant liturgique, une assistance spéciale de l'Esprit-Saint. Et il faut convenir que la science et le génie d'un homme seraient difficilement à la hauteur d'une œuvre telle que la *centonisation*, c'est-à-dire la coordination du cycle complet de la liturgie, paroles et musique.

Les parties chantées de la messe se succèdent sans interruption jusqu'à l'offertoire ; après l'offertoire elles sont alternées avec des temps de silence. Voici dans quel ordre :

L'Introït, le *Kyrie*, le *Gloria*, la Collecte, l'Épître, l'Évangile, le Graduel, l'Alleluia, le *Credo*, l'Offertoire, la Préface, le *Sanctus*, le *Pater*, l'*Agnus Dei*, la Communion, la Post-Communion, l'*Ite missa est.*

Ces parties de la messe sont chantées par différentes voix et sur différents modes, suivant leur importance et leur caractère spécial. Je ne m'arrêterai pas à montrer la beauté de cette conception musicale, que saint Grégoire a coordonnée avec un art admirable. Je me contente pour l'instant de la démonstration négative formulée plus haut, c'est-à-dire que la messe en musique n'atteindra jamais l'unité magnifique de la messe en plain-chant.

Comment, en effet, procède le compositeur? Dans la série des morceaux de chant que je viens d'énumérer, il prend ceux

qui sont chantés par le peuple (1); il les habille à la moderne, les décore des toilettes les plus resplendissantes, où la soie et les brillants sont prodigués; puis, après les avoir ainsi déguisés, les remet à leur ancienne place. Dans une pareille transformation de quelques-unes des parties, que devient l'unité?

Supposez un architecte qui, dans une théorie de statues, sous le porche d'une cathédrale gothique, introduirait çà et là, à la place des anciens saints, qu'il trouverait trop simples ou mal sculptés, des statues habillées à la moderne, avec des draperies maniérées comme celles du Bernin? ou encore avec des chasubles coupées en forme de tablier de sapeur, comme on es fait aujourd'hui? *Risum teneatis?*

C'est pourtant ce que font les compositeurs de messes. Sous Louis XIV, on trouvait tout-à-fait conforme au bon goût de canneler les piliers de Notre-Dame; aujourd'hui on juge mieux en architecture. Je m'étonne qu'on ne se rende pas compte de l'analogie.

Mais alors, pourquoi le musicien ne ferait-il pas toute la messe?

Quand il se manifestera un génie comparable à Grégoire-le-Grand, peut-être lui sera-t-il permis de tenter ce grand œuvre; mais pour l'instant, il n'est permis à personne, pas même aux musiciens, de toucher au Missel, où sont notés les chants de la messe réservés au célébrant et au diacre.

Ceci ne veut pas dire que la liturgie ait exclu par système les manifestations savantes de l'art musical. Elle leur fait au contraire une place, même dans la messe. Saint Grégoire a placé entre l'Épître et l'Évangile deux morceaux de chant plus ornés que les parties chantées par tout le peuple, et qui étaient réservés aux artistes, aux virtuoses de l'Église : ces morceaux sont le *Graduel* et l'*Alleluia* qui sont enrichis de toutes les ressources de la mélodie grégorienne; dont les splendeurs effrayent souvent les chanteurs les plus exercés et défient les

(1) Ils sont écrits en italiques dans l'énumération qui vient d'être faite ci-dessus.

organes les plus souples. Vous demandez de la musique savante? En voilà.

Mais nos amateurs de belle musique ne s'en préoccupent guère; ils en chantent le moins possible, ou bien, ce qui est plus simple, ils la passent absolument sous silence, sans aucun respect pour la tradition et pour les règles de l'Église.

Nos pères du moyen-âge avaient mieux compris l'esprit de la liturgie romaine, qu'ils avaient reçue de Charlemagne et qu'ils suivaient fidèlement, car la France du moyen-âge était loin du gallicanisme.

Respectant la part du peuple dans l'office divin, les musiciens et les poètes se permirent seulement de développer dans d'admirables compositions le Graduel et l'Alleluia; et c'est de là que sont sorties ces fleurs suaves de la littérature chrétienne qu'on a appelées des *Séquences*, et que l'Église a conservées, en réformant la liturgie après le Concile de Trente.

Plus tard, on se permit de transformer et de *farcir* la messe tout entière; ce fut l'abus qui motiva la réforme des liturgies locales; mais les *Séquences* faisant suite au Graduel furent conservées partout où elles étaient en usage, et cinq d'entre elles furent adoptées pour l'Église universelle.

Plusieurs des *chants de la Sainte-Chapelle*, que nous avons eu le bonheur d'entendre il y a quelques jours à Saint-Eustache, sont une preuve de ce que je viens d'avancer. On y retrouve facilement le *Graduel* ou l'*Alleluia* qui ont servi de thème au poète et au musicien.

Mais ces chants ne sont point contraires à l'unité; ce n'est plus le plain-chant de saint Grégoire, et cependant ils ont avec lui beaucoup d'affinités; il lui ressemblent comme les enfants à leur père.

Il en est de même de certaines formes de l'art moins anciennes que le plain-chant et admises cependant par l'Eglise, pour augmenter la solennité du culte. Le *faux-bourdon*, qui était pratiqué dès le moyen-âge sous le nom de *diaphonie*, et le style *alla Palestrina*, en usage dans la chapelle du Pape, ont toujours été encouragés.

L'Eglise n'arrête pas l'élan du génie, elle le contient et le dirige ; elle s'oppose aux empiétements.

Dans les processions solennelles, les ordres religieux les plus anciens ont le pas sur les congrégations plus jeunes. De même dans la liturgie, on ne refuse pas une place aux créations nouvelles du génie musical, mais le chant grégorien garde la place d'honneur, et c'est justice.

II

LA MESSE EN MUSIQUE EST CONTRAIRE A L'ESPRIT DE LA LITURGIE.

L'unité de la messe en plain-chant, qui ne sort pas de la tonalité grégorienne, n'empêche pas la variété, puisque le plain-chant possède huit *modes*, huit manières, et que la musique n'en possède que deux. Mais tandis que les compositeurs modernes, croyant faire de l'unité, composent tous les chants du chœur dans un même ton, — on dit : la messe en *la*, la messe en *si bémol*, etc., — la tradition de l'Église a appliqué à chacun de ces morceaux un ton qui convient aux paroles et surtout à la pensée qu'elles expriment. — Pour bien saisir l'importance de ce point de vue, examinons une à une les parties de la messe qu'il est d'usage de mettre en musique.

Le *Kyrie* est une supplication qui fait partie de la préparation à la messe. Le peuple fidèle se recueille et demande pardon à Dieu de ses fautes passées, comme aussi des légèretés, irrévérences qu'il aurait pu commettre depuis le commencement de l'office. Je voudrais bien savoir si telle est la pensée qui a inspiré un seul des musiciens qui ont composé des séries interminables de *Kyrie* et de *Christe eleison*, perdus dans un déluge de notes et répétés non pas neuf fois, comme la liturgie l'exige, mais dix-huit, trente-six, cinquante-quatre ou un nombre fantastique de fois, ce qui est absolument dénué de sens commun.

Le *Gloria* a été ajouté à la messe par le Pape saint Symma-

que pour en augmenter la solennité dans les temps de joie. C'est l'hymne angélique ; le prêtre *seul* a le droit de chanter l'intonation *Gloria in excelsis Deo*, et le peuple reprend à ces mots : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*... Il y a dans ce dialogue entre la terre et le ciel une pensée pleine de poésie et de grandeur. L'ange de l'Église, l'évêque ou le prêtre qui le représente, entonne le *Gloria* ; les fidèles continuent le chant ; la terre se met à l'unisson du ciel. Dans la messe en musique tout est renversé. La hiérarchie est méconnue, le chœur sans aucun respect reprend les paroles de l'ange, *Gloria in excelsis*, pour les chanter sur une musique toute différente ; il n'y a plus aucune relation entre la voix du ciel et la voix de la terre : la pensée liturgique disparaît.

— Mais si l'officiant qui entonne chante faux ?...

Il y a sans doute des organes imparfaits, qui sont impuissants à traduire exactement aux oreilles les belles intonations du Missel. Mais quelle conclusion en tirer ? C'est un accident, qui ne fait rien à la question. Il y aura toujours plus d'unité à suivre, en rectifiant le ton, une intonation défectueuse qu'à chanter dans une autre langue.

Le *Gloria* doit respirer le calme, la paix que les anges ont annoncée à la terre, « *In terra pax* » ; or, il n'y a aucune relation entre le texte de l'hymne angélique et les fugues échevelées qu'il est d'usage de répandre sur les dernières paroles. Ces mots : « *In gloria Dei Patris* », sont l'écho final des premières paroles *Gloria in excelsis Deo*, et doivent conserver l'allure majestueuse du commencement.

Arrivons au *Credo*.

Mgr l'Évêque de Tulle a dit dans un de ses admirables mandements (1) : « Une église de village offre une bien grande scène lorsque, le dimanche, tout un peuple accouru, laissant les tons vulgaires de la parole, chante son acte de foi. Ce peuple fait sur la dalle rude ce que fait l'élu dans les parvis du ciel. Son acte est la jouissance réelle du bonheur. »

(1) Lettre pastorale de Mgr Berteaud pour le Carême de 1854.

Que restera-t-il de cette sublime manifestation dans un *Credo* en musique ? Le *Credo* étant avant tout un acte de foi, tout le peuple doit le chanter à l'unisson. Aussi le Graduel, qui indique plusieurs manières de chanter le *Kyrie* et le *Gloria*, ne donne-t-il qu'un seul chant pour le *Credo*. Il ne doit pas même être chanté à deux chœurs ; encore moins doit-on alterner le chant du peuple avec des *solos*. Le plus vulgaire bon sens suffit à comprendre cela.

Le *Sanctus* n'est pas un morceau séparé, comme sont le *Gloria* ou le *Credo ;* c'est la conclusion d'un dialogue entre le célébrant et le peuple, suivi d'une invitation solennelle à confondre toutes les voix de la terre avec les voix du ciel pour glorifier Dieu. Le *Sanctus* fait partie de la Préface ; la Préface ne finit pas aux mots : *sine fine dicentes;* la phrase n'aurait aucun sens ; il faut dire, sans interruption : *sine fine dicentes : Sanctus*, *Sanctus*, etc. Le *Sanctus* doit donc être chanté dans le même mode que la Préface, ou dans un mode capable, par une modulation facile, de lui succéder sans secousse. Le *Sanctus* de la messe des morts est un modèle du genre. De là, aux préludes de l'orgue et au tapage de la musique, il y a un abîme.

A la fin du *Pater*, il ne vient pas à la pensée de prendre un autre ton que celui du célébrant, pour répondre : *sed libera nos a malo ;* si cette phrase avait deux lignes au lieu d'avoir cinq mots, les musiciens n'auraient pas manqué de la faire passer par les fourches caudines de l'art moderne.

Un peu avant la communion, le prêtre donne la paix au diacre, qui la transmet à tout le clergé. Alors, en présence de la sainte Eucharistie, à laquelle les plus fervents au moins vont participer, le peuple se frappe la poitrine et répète la prière du célébrant : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi*, *miserere nobis*, *Agnus Dei... dona nobis pacem* ! Donnez-nous la paix, le calme, le recueillement nécessaires à la grande action que nous allons faire. Est-ce le moment de détourner l'attention des fidèles et de leur remplir les oreilles par une pluie de notes

qui n'ont d'autre effet que de chasser de leur esprit les pensées graves dont il doit être rempli à ce moment solennel?

Saint Augustin, se rappelant le bonheur qu'il éprouvait en entendant chanter les psaumes, s'écrie : « Quand il m'arrive d'être plus touché par la beauté du chant que par le sens des paroles, j'avoue que je pèche gravement, et alors j'aimerais mieux ne pas entendre le chantre (1). »

Que dirait-il aujourd'hui en assistant aux messes solennelles? et que restera-t-il à la messe en musique si, n'étant conforme ni aux règles de l'art ni à l'esprit de la liturgie, elle est plus funeste qu'utile à l'édification des fidèles?

III

LA MESSE EN MUSIQUE N'ÉDIFIE PAS LES FIDÈLES.

La Messe est le bien commun des fidèles; tous doivent y prendre une part directe. Ils n'y assistent pas seulement pour voir et pour entendre, mais pour participer à la prière et au sacrifice. Les chants du peuple doivent donc être à la portée de tous, et non le privilége de quelques artistes : autrement il n'y a pas de communion de prière, ce n'est pas la Messe.

La liturgie a réglé toutes choses dans l'ordre, et l'introduction d'éléments nouveaux dans les cérémonies, ne peut y apporter que des perturbations plus ou moins funestes.

Il suffit d'avoir assisté à quelqu'une de ces grandes exécutions musicales, pour être persuadé que la piété des fidèles n'a rien à y gagner. La curiosité et la vanité y occupent trop les esprits pour que les cœurs soient libres de garder le recueillement et le calme, sans lesquels la prière n'est pas possible. Les jours de solennité sont des jours de communion pour presque tous les fidèles qui assistent habituellement aux

(1) Tamen, cum mihi accidit, ut me amplius cantus, quam res quæ canitur, moveat, pœnaliter me peccare confiteor : et tunc mallem non audire cantantem. (*Conf.* l. X, ch. XXXIII, *circ. fin.*)

offices. Or, il est malheureusement trop vrai que les solennités musicales chassent de l'église les chrétiens pieux et y attirent les mondains. Si les premiers ne perdent pas beaucoup à se priver, ce jour-là, de la grand'messe, les autres y gagnent-ils quelque chose au point de vue de leur salut? Il ne suffit pas de remplir l'église, il faut peupler le ciel; et les gens qui montent sur leur chaise pour mieux voir le premier ténor ou la *prima donna* ne prennent pas précisément le chemin du ciel, ni même celui du confessionnal, qui en est la première station.

Nous avons inscrit en tête de ces courtes réflexions ces paroles de Notre Sauveur : « *Domus mea, domus orationis vocabitur* » : oserons-nous, après ce qui vient d'être dit, compléter le texte de l'Évangile et ajouter : « *Vos autem fecistis eam speluncam latronum?* »

Il ne s'agit pas ici de larrons semblables à ceux qui furent crucifiés auprès de Jésus, et dont l'un eut la joie de voler le ciel à sa dernière heure; il s'agit de larcins commis au préjudice du salut des âmes et de la gloire de Dieu, ce qui est autrement grave.

Or, nous l'avons vu, Mgr Berteaud n'hésite pas à affirmer que, en privant le peuple du chant du *Credo*, on lui ravit sa part de bonheur ici-bas; premier larcin.

En introduisant dans l'Église, aux jours solennels, un élément de curiosité et de distraction, on prive les âmes pieuses du recueillement qu'elles ont le droit d'y chercher; second larcin.

En donnant à une partie accessoire de l'office la place principale, on dépouille la liturgie de sa vraie puissance pour toucher les cœurs; troisième larcin.

En attirant l'attention des fidèles sur l'élégance du chant plus que sur le sens des paroles, on leur fait commettre, au dire de saint Augustin, un péché grave, et on les prive des indulgences attachées à la participation au chant sacré; quatrième larcin.

Enfin, en détournant au profit des hommes qui cherchent le succès une gloire qui ne doit revenir qu'à Dieu seul, on commet un cinquième et détestable larcin.

Les hommes privés de la paix intérieure, Dieu privé de la gloire qui lui est due; est-ce là chanter sincèrement : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis?*

J. Germer-Durand,
Des Augustins de l'Assomption.



ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

LA POÉSIE.

3° Quand le cœur s'est enivré de ce lyrisme divin, qui répond si largement à tous les besoins et à toutes les fibres de l'âme la plus ardente, Pindare, Anacréon, Homère, Sophocle, Euripide, Virgile, Horace et les autres, deviennent bien froids bien vides, bien fades, bien insipides; où retrouver rien qui approche de la mort du roi de Babylone, du *Surge illuminare, Jerusalem*, des lamentations de Job, d'un psaume quelconque? Il faut que notre goût ait été bien perverti, que nos âmes aient été bien atrophiées pour en être arrivées à oublier notre riche patrimoine chrétien, et à le remplacer dans notre admiration et notre amour par des choses d'une valeur si inférieure, aussi pauvres que dangereuses ; et pour avoir absorbé là notre esprit, notre cœur, les plus belles années de notre vie, et enfin pour avoir jeté dans ce triste monde toutes nos pensées et tous nos sentiments, notre vie tout entière. En fait de poésie, en réalité, que trouve-t-on dans ces œuvres païennes? Quelques lueurs de vérité, quelques idées bien rares, souvent bien mesquines, un éclair dans la nuit sombre, au milieu d'un chaos d'erreurs, de sentiments faux, dévoyés, corrompus; des images qui répondent nécessairement à la pauvreté de l'idée et du sentiment. Pour admirer, il faut aller déterrer à grand peine un mot, quelque débris qui garde encore une valeur quelconque, au sein des ruines ; et puis on s'extasie à froid, on pousse les haut cris, on fait à ces auteurs des beautés auxquelles ils ne songeaient pas, on donne aux mots et aux phrases des sens qu'elles n'ont pas ; on leur prête

les richesses chrétiennes pour draper leur nudité, et on concentre là toute l'admiration des pauvres enfants. Et des chrétiens oublient qu'ils se font ainsi les ouvriers les plus puissants du rationalisme, qui veut qu'on se jette sur ces misères, parce qu'il repousse la poésie sainte, qui le tuerait ; et les chrétiens le suivent comme s'ils ne connaissaient pas la poésie divine, qu'ils laissent dans l'ombre, et sanctionnent ainsi doublement les théories naturalistes : d'abord en ne luttant pas, ensuite en le secondant. Rien ne détruit la conscience, la foi, le cœur, comme les complicités de ceux qui ont mission de les défendre et de leur apporter la vie! D'autre part, on n'a pas assez remarqué que ces prétendues beautés ne profitent qu'à un naturalisme et à un sensualisme, qui emportent à leur insu les admirateurs bien au-delà des sentiments de l'Évangile. Les sentiments personnels, les affections de la famille, l'amitié, la piété, le patriotisme, tous les sentiments y sont excités à faux ; ils font sortir les âmes des sentiers de la foi et les rendent impuissantes à la vie chrétienne ; notre littérature contemporaine et les hommes de notre temps analysés à ce point de vue donneraient d'effrayantes révélations et c'est de là aussi que vient l'impuissance à goûter la poésie de la vérité. Enfin ce qui domine dans ces œuvres païennes, c'est l'exaltation de l'erreur, du crime, du vice et de ses turpitudes ; tout au moins c'est la glorification de la frivolité. Sommes-nous donc chargés de former des chrétiens à l'admiration de la frivolité et des horreurs du vice?

En un mot le beau n'est-il pas uniquement dans la vérité, et par suite dans la grandeur des idées et des sentiments? En conséquence faire admirer l'erreur, la honte, la bassesse, le faux, l'égoïsme, la volupté, etc., n'est-ce pas fausser le goût dans sa source ?

Or, tous les genres païens reposaient sur le faux. L'épopée ne fut qu'un jeu d'imagination, destiné sans doute à faire la contre-partie des grands drames de la *Bible ;* et à flatter les contemporains, en chantant toutes leurs passions pour arriver à la faveur. Le théâtre ne fut qu'une fiction destinée à amuser

l'oisiveté d'un peuple frivole, qui n'avait pas de vie sérieuse; quelle valeur des chrétiens peuvent-ils lui attribuer en regard de l'Évangile; peuvent-ils y voir une école de morale? Racine a déclaré qu'il ne peut vivre sans la passion impure; peut-on appeler cela de la poésie? ce serait alors la poésie du vice. Pouvons-nous faire admirer cela; est-ce là ce que nous devons enseigner à nos enfants?

Quant aux prétendues poésies d'Anacréon où à celles d'Horace, de cet homme qui se disait lui-même *Epicuri de grege porcum;* que pouvait-il sortir d'un cœur de boue, qui pût s'appeler de la poésie? Où trouver rien qui puisse approcher d'un psaume? où trouver un cri de l'âme qu'un chrétien puisse accepter sans blesser un cœur baptisé dans le sang de Jésus-Christ.

L'étonnement de quelques-uns en présence de ces conséquences logiques des principes qu'ils sont forcés d'accepter, vient de ce que l'habitude avait réduit la poésie, dans nos appréciations, à une question de forme; or, pense-t-on que es auteurs profanes possèdent seuls les modèles de l'harmonie du langage et des lois du style?

Mais d'abord, disions-nous, la forme est la plus mince des qualités de la poésie véritable; quand une fois dans sa vie on a chanté dans une assemblée chrétienne quelqu'un de nos cantiques populaires, qui ne sait combien le mot et le style sont peu de chose; combien facilement ils deviennent un embarras à l'élan du cœur, quand ils sortent de la simplicité, de la lucidité et de la vérité des sentiments. Or, pour acquérir cette forme faut-il arriver à faire de ces œuvres malsaines l'unique nourriture du jeune âge, l'unique objet de son admiration, de manière à lui faire perdre le goût du beau dans les idées et dans les sentiments? Est-il nécessaire d'y consacrer un si long temps? Est-il bien sûr d'autre part que cette forme puisse convenir à la poésie qu'il nous faut et à l'expression des sentiments et des idées chrétiennes?

N'est-ce pas en suivant ce courant d'études que nous sommes arrivés à n'avoir que des œuvres dramatiques destinées à flat-

ter et à nourrir les vices du grand roi et de ses imitateurs? N'est-ce pas avec cet engouement du paganisme que nous avons été conduits à cette impasse que nous a faite le législateur de la poésie française, quand il a décrété que la poésie ne pouvait vivre que de fictions, et que la religion vraie, la religion de l'esprit et du cœur ne pouvait être chantée !!! C'était une impasse, car la poésie a été donnée à l'homme pour exprimer les plus intimes et les plus profonds sentiments du cœur, sous peine d'expirer dans le vide. Il fallut en sortir, mais la voie était perdue, et la poésie est tombée dans les extravagances du romantisme, dans les rêveries des cerveaux creux, et les futilités d'un vain amusement, et elle a dû aboutir aux poésies d'Alfred de Musset, de Béranger et de ces affreuses réalités de la *Marseillaise*, le seul lyrisme qui ait survécu parmi nous. Il semble que malgré tous les partis-pris de s'aveugler cette situation invite à réfléchir.

Des chrétiens ne peuvent avoir qu'une poésie, celle qui exprime les sentiments d'un cœur chrétien. Les offices du Saint-Sacrement, de Noël, du Carême, des morts, de la Sainte-Vierge, etc., les vieux chants chrétiens, le plus grand nombre de nos cantiques populaires disent assez ce qu'eût été cette poésie. Certes l'objet est assez grand, les beautés de la foi assez enivrantes, les poitrines des saintes âmes assez enflammées pour que nous eussions pu nous promettre des chefs-d'œuvre. La plupart des saints et des saintes ont senti le besoin de chanter l'amour qui débordait si brûlant de leur cœur embrasé. Pourquoi faut-il que ces riches éléments aient été condamnés à s'étouffer dans le faux; dans les fictions et les sentiments pervers que la foi réprouve et qui ne pouvaient se faire jour qu'en déchirant cruellement le cœur? Pourquoi faut-il qu'ils aient été contraints à s'emprisonner dans des formes qui ne peuvent revêtir l'ampleur et les élans de l'âme dilatée par la charité; dans des formes qui sont un véritable masque de fer dans lequel s'étouffe la vie du cœur s'il ne parvient pas à le faire éclater. Nos pèlerinages et nos grandes solennités religieuses réveillent autour de nous cette flamme sacrée. C'est à

l'histoire littéraire à briser les liens de cette céleste captive, en nous ramenant aux véritables appréciations du beau, et aux rives sacrées que la poésie ne saurait quitter.

4° Au premier abord, il semble que l'éloquence, plus heureuse au milieu de nous que la poésie, a été formée par les préceptes et les modèles païens ; et beaucoup sont tentés de croire qu'elle leur doit tout. En examinant de près, on arrive à voir qu'il y a là une grave erreur. Il est un certain nombre de règles que le bon sens inspire à une âme droite, qui sent le besoin de communiquer ses convictions ; et ils les avaient trouvées sans le secours des rhéteurs, ces hommes à qui le Sauveur avait dit : « Allez, enseignez toutes les nations (1). » Les rhéteurs avec leur art si ridiculement compliqué, les auteurs païens voués au mensonge et à l'ambition, ont apporté plus d'obstacles que de secours ; ils ont plus déformé qu'ils n'ont formé la parole évangélique et la parole chrétienne.

Ce genre païen, compassé et ambitieux, nous a donné d'abord le genre archi-comique de la Renaissance. Il nous a conduits au genre ennuyeux, au genre académique et à ce genre vantard qui trouve le moyen de faire des panégyriques pour toutes choses et pour tout le monde. Grand secret de passer l'éponge sur les consciences, et d'aller à tous les abîmes avec une enivrante satisfaction de soi-même.

La tribune et le barreau ont dû se débarrasser de ce genre guindé et de son attirail, quand ils ont dû songer aux réalités et au résultat avant tout. Mais ils en ont gardé trop souvent l'art de se charger d'une cause mauvaise ; l'art de parler pour et contre, et sans conviction ; l'art du mensonge et de l'erreur ; l'art de se passionner pour le faux, de jouer la comédie, de faire croire à des convictions, à des sentiments qu'ils n'avaient pas ; cet art auquel l'éducation avait tendu sans cesse à les former.

Ce genre païen n'a-t-il pas fait le plus grand mal à la chaire ?

Dans la chaire surtout, la condition nécessaire, c'est que l'âme se montre dans toute la sincérité des plus profondes con-

(1) *Matth.*, XXVIII, 19.

victions et des sentiments les plus ardents, dans toute la vérité d'une abnégation complète de soi-même ; dans la chaire enfin, il faut avant tout que la bouche parle de l'abondance du cœur. Or, qui n'a été frappé de l'embarras du jeune prédicateur, et de la gêne qu'il éprouve pour arriver à cette sincérité ; embarrassé qu'il est d'abord de son attirail de rhétorique, comme David dans l'armure de Saül ; et dévoyé d'autre part par l'habitude de la fiction, lui qui n'a été exercé qu'à faire les discours de Miltiade, de Coriolan ou de Spartacus ? Lui qui ne connaît d'autre moule à ses idées que le *pro Milone* ou les Catilinaires, et qui n'a peut-être pas lu un sermon de Saint Grégoire-le-Grand, de Saint Léon, de Saint Thomas d'Aquin. Aussi toute sa vie il sera tenté d'aller chercher ses modèles dans le genre ambitieux qui lui promet l'admiration, les flatteries, une certaine vogue et le chemin des dignités ; et il restera impuissant au genre évangélique, enseigné par Nôtre-Seigneur, par les Apôtres, par les Pères et par les Saints, par le cœur sacerdotal et par le zèle des âmes. Il est bien sûr que ce genre païen est bien loin de l'Évangile. Il a pu produire ce qu'on appelle humainement des chefs-d'œuvre, qui ont dû avoir leur raison d'être devant certains auditoires, dont l'éducation veut trouver un spectacle dans la parole sainte. Hélas, n'est-ce pas ce genre trop prodigué, qui a formé ces auditoires pleins d'exigence, à qui il faut, pour qu'ils daignent les écouter, des orateurs hors ligne, dont on remarque les gestes, l'accent, la pose, la manière élégante avec laquelle ils étalent un foulard, et dont on admire l'ordonnance et la période, dont on recherche les émotions rien moins que chrétiennes, dont on savoure les flatteries parce qu'elles endorment les consciences, promettent le ciel à tous les penchants, écartent le souvenir des fins dernières, des vertus chrétiennes, des devoirs d'état, de tout ce qui gêne ; et c'est de cette manière aussi que se forment ces chrétiens dont la mollesse et l'amour-propre ne supportent plus l'homélie, l'instruction proprement dite, l'exhortation, le reproche, etc., c'est-à-dire tous les éléments de la parole chrétienne. Comme Cicéron, comme Démosthène,

on poursuit la faveur ; on imite ce qu'on admire uniquement ; c'est une loi inexorable. L'ignorance des peuples, le développement du vice sous le manteau de la religion, l'oubli de toutes les vertus chrétiennes, les plus déplorables conséquences doivent évidemment résulter de pareilles tendances.

N'est-ce pas enfin en s'inspirant des œuvres païennes que tous les arts sont arrivés aux plus honteuses dégradations. Depuis le Calvaire, la peinture, la sculpture, la musique, trouvaient à réaliser le beau, avec les caractères les plus grandioses et les plus saisissants, dans les grandes scènes de la religion, et dans les visages des Saints ; la foi trouve pour l'architecture les richesses hardies du style gothique. On sait ce qu'ont pensé de ce style les imitateurs des Grecs, et ce qu'ils en avaient fait; la peinture et la sculpture de la Renaissance moulèrent leurs Madones et leurs Saints sur des êtres qui ne respiraient rien moins que la sainteté ; bientôt en suivant la pente l'art se réduisit à l'habileté qui réussit à reproduire la forme et le coloris ; et nous sommes logiquement arrivés à l'art pour l'art, au hideux réalisme, à l'art du laid.

L'histoire littéraire devra donc conclure logiquement : qu'Israël a seul possédé la vraie poésie des grandes idées, la poésie des plus nobles sentiments, revêtue des plus sublimes images et du langage le plus magnifique. Seul il a possédé la poésie comme Dieu la veut, celle qui est nécessaire à l'homme pour exprimer la vie du cœur, qui est tout l'homme ; et qui s'éteint quand l'expression lui manque, ou bien quand elle est insuffisante ou faussée. Et par suite, elle conclura pratiquement que c'est là qu'il faut revenir, pour raviver ce feu sacré qui s'éteint et la vie chrétienne avec lui. C'est la voie qui nous fut enseignée par les premiers disciples des Apôtres, par l'ère des martyrs et par celle des grands docteurs de notre foi.

Ce résultat serait le plus heureux des événements.

VI

HOMMES D'ÉTAT, HOMMES DE GUERRE.

1° C'est la sagesse qui fait la valeur des peuples, comme celle des hommes : c'est la quantité de vie religieuse, de vie morale, de vertus et de dévouements. Mais le développement des arts, conforme à la destinée que Dieu leur a faite, c'est-à-dire leur développement au profit de la sagesse, de la vie religieuse, des saintes vertus et des généreux dévouements, est la plus sûre manifestation de cette valeur des âmes, et l'un des moyens les plus nécessaires pour la soutenir et l'agrandir chaque jour.

Les philosophes anciens avaient banni les arts de leur république, et ils avaient bien fait, car ils n'en connaissaient que la dégradation, et les arts dégradés n'auraient fait que hâter la ruine. Mais aussi leur république, sans les arts voués au bien, devait ouvrir la place aux turpitudes du vice et aux sécheresses délétères de l'orgueil. En effet, si les arts sont l'expression de la vie du cœur, s'il est vrai que le cœur c'est tout l'homme, si le sentiment s'éteint à mesure qu'il perd son expression, s'il grandit à proportion qu'il s'exprime plus fréquemment et avec plus de vérité et de vivacité; il est bien évident que le développement normal des arts décidera habituellement de la vie des peuples. Les peuples grandiront avec les arts, ils se corrompront, ils périront avec eux. Les arts sont pour le cœur ce que la sagesse et la doctrine sont pour l'esprit, et c'est le cœur qui donne le branle à la vie. Les chrétiens, en présence de la corruption, de l'avilissement et de l'atrophie du moment présent, qui est le résultat nécessaire des malheureuses admirations du paganisme, les chrétiens ont trop oublié ces vérités importantes, dont il faut aller chercher la manifestation divine dans l'histoire du peuple de Dieu.

Il suit de là que l'histoire religieuse doit primer toutes les autres, mais que l'histoire des arts doit lui être intimement

unie. C'est ainsi qu'a procédé l'histoire sacrée. Cette divine histoire n'a eu qu'un point de vue pour présenter les faits qu'elle raconte et les hommes dont elle parle : c'est leur rapport avec Dieu.

L'histoire païenne ne voit que l'homme, son éclat, ses facultés, ses passions, ses intérêts, ses succès ou ses revers et les derniers détails, les plus minces accidents de son existence. Aussi, pour elle, la société terrestre, et dans cette société, ce qui paraît le plus, l'histoire politique et l'histoire militaire, absorbent toute son attention et toutes ses pages.

Quel est son but? Il est difficile d'en voir d'autre que celui de flatter l'orgueil et l'intérêt, et d'obtenir pour l'auteur la gloire et la fortune, ou de glorifier ses amis et d'abaisser ses ennemis.

L'histoire classique a suivi ces modèles, et l'histoire politique avec l'histoire militaire domine la scène. Selon le principe de M. Duruy, nous avons tellement pris cette impression de l'importance unique de ces deux points de vue, qu'il paraît étrange, impossible, absurde même, de parler de revenir à une méthode plus rationnelle. Et cependant l'histoire serait-elle chargée avant tout de former des hommes politiques et des soldats quelconques? Ce principe, en effet, a été mis en vogue dans les maisons de l'État. Mais peut-il être accepté par des hommes sages? Faut-il donner à chaque enfant pour objectif la perspective désastreuse de devenir ministre ou maréchal de France? et faut-il n'élever des enfants que pour ce but ambitieux? Ne voyons-nous pas assez où conduisent ces folles idées? N'est-ce pas ainsi qu'on est arrivé à produire ces générations dans lesquelles le premier venu, quelle que soit sa position, prétend juger souverainement toutes les questions de stratégie, d'administration, de diplomatie? *Ne sutor ultra crepidam.* C'est là ce qu'on a appelé émanciper les peuples, et les faire vivre de la vie publique, dans nos grands États comme dans les petites républiques de la Grèce, c'est-à-dire les enlever à tous leurs devoirs, les remplir de fatuité et d'outrecuidance, exalter en eux un orgueil qui leur fait perdre le bon

sens, les rend incapables de supporter aucun joug, et prépare tous les désordres et toutes les catastrophes?

S'il peut y avoir quelque raison de connaître ces grands faits qui entrent dans la charpente de l'histoire profane, il faudrait laisser aux hommes spéciaux les détails politiques et militaires. Et encore la politique du paganisme offrira peu de leçons utiles à des chrétiens, et il faudra se tenir dans une grande défiance. Nos militaires trouveront-ils beaucoup à prendre dans les détails des guerres anciennes? Ils en sont seuls les juges. En tous cas, les longs récits des guerres perpétuelles qui ont déchiré les petits États de la Grèce, les guerres sans fin que Rome fit au dedans et au dehors de l'Italie, les commentaires de César sur les guerres des Gaules, etc., ont peu de raisons d'occuper le temps si précieux qui doit être employé à armer la conscience, la raison et la foi de toutes pièces, pour apprendre à se conduire soi-même et à être utile aux autres, à former des hommes de devoir et de dévouement, des hommes vertueux et des hommes religieux. Hélas! dès qu'on entend parler de choses utiles on se plaint que le temps fait défaut, et on le consumerait sur des choses sans fruit et sur des choses dangereuses! Oui, dangereuses, car ces détails ont produit sur les esprits les plus funestes résultats; ce qui doit nécessairement arriver, avec les principes qui ont présidé à leur rédaction. Il faudrait pouvoir les refondre, pour les rendre inoffensifs. Or, on ne refait pas une histoire qui a deux mille ans de date, à moins de faire des romans d'imagination, comme on en écrit tant aujourd'hui. Il est malheureusement facile de constater le mal que ces livres nous ont fait dans les idées politiques et militaires. En effet, toute autorité, dit l'Apôtre, est le ministre de Dieu pour le bien (1). Elle reçoit la force afin de rendre le bien possible et facile aux faibles, et pour arrêter le mal, armé d'une force injuste et usurpée. L'autorité ne peut être un égoïsme, elle est éminemment un dé-

(1) *Rom.*, XIII, 4.

vouement au bien des autres, en se sacrifiant soi-même. Elle a le devoir de se faire respecter et de se faire aimer, et pour cela de se montrer aimable et respectable, car on n'obéit qu'à la condition d'aimer et de respecter la dignité et la majesté dans l'autorité. Il faut de plus que les sujets aient en elle une entière confiance et une sorte d'abandon, et pour cela il faut qu'ils soient convaincus qu'elle a la science du bien dans une haute sagesse, acquise par un travail généreux, et plus encore par les traditions des ancêtres. Mais il faut surtout qu'ils puissent se fier à son honnêteté, à sa conscience, à son dévouement; il faut qu'ils croient à sa justice inébranlable, qui commande toujours le bien, et qui ne défend que le mal, ou ce qui conduit au mal.

Or, pour obtenir ces sentiments, il faut que l'autorité soit vraiment le ministre de Dieu, qu'elle travaille à se rendre digne devant Dieu de ce haut ministère, et qu'elle commande au nom de Dieu et pour les fins que Dieu se propose, c'est-à-dire que son travail doit avoir pour but de développer la somme des vérités doctrinales qui unissent les esprits dans une société, d'amener une conformité chaque jour plus grande des mœurs, des lois, des institutions, des caractères, des arts, de l'État matériel avec ces vérités-principes, afin d'y faire participer les autres États par une légitime et glorieuse influence; et telles sont les données avec lesquelles il faut apprécier la valeur d'un État. Or, c'est l'autorité religieuse, distincte ordinairement, dans les desseins de Dieu, de celle de l'État, qui est chargée entièrement de l'autorité doctrinale: par suite, le premier devoir de l'État, c'est de donner l'appui de toutes ses ressources à l'autorité religieuse. Cette conclusion rigoureuse, que le bon sens a imposée à tous les peuples, jusqu'à l'apparition du Libéralisme, a toujours été proclamée par l'Église comme un point de sa *doctrine*.

La prospérité matérielle n'est que le but secondaire; elle ne doit être qu'un *moyen* pour donner la paix, frayer les voies et apporter un appoint au règne de la vérité.

Donc un homme d'État sera grand à proportion de l'éléva-

tion et de la profondeur de ses idées, en regard des principes éternels qui régissent l'autorité, et à proportion du dévouement qu'il déploie pour les réaliser dans la mission que Dieu lui confie, pour le bien des autres.

Dans la cité sainte, Moïse, inspiré de Dieu, avait dès l'abord porté toutes choses à la perfection que pouvait atteindre l'ensemble du peuple qu'il voulait instituer; ouvrant pour les âmes fortes la voie à une perfection plus haute, par le premier précepte du *Décalogue,* il avait donné à toutes choses, à la doctrine, au culte, à la constitution politique, sociale et administrative, à la vie de famille et à la vie individuelle, les lois et les règlements les plus détaillés. Les cas de changement ou d'exception étaient prévus et réglés, et la liberté avait un jeu si large dans les limites du devoir et de ses moyens nécessaires, que jamais on n'entendit de réclamations. Or, il est facile de s'en rendre compte, on ne fait de bruit que pour les choses qui manquent, ou que l'on croit compromises.

Aussi l'homme d'État, digne de ce nom, n'a qu'un but dans Israël, c'est de faire revenir à la loi les grands et le peuple quand ils s'en sont éloignés, c'est d'en presser l'observation, de la faire aimer et d'en faire goûter les fruits. Les hommes les plus éminents se vouèrent à cette œuvre modeste et généreuse. Voilà les grands caractères qu'il faut faire connaître et admirer; leur désintéressement et leur dévouement à Dieu et aux hommes sont aussi évidents que l'élévation et la portée de leurs vues. On sent qu'ils sont dégagés de vues intéressées; pour la plupart, ils ne laissent rien à leur famille; ils sacrifient tout à leur œuvre, qui exige d'eux par ailleurs des immolations sans nombre, et souvent au péril de leur vie. Ils ne cherchent pas la faveur populaire, ils savent qu'on ne fait du bien aux hommes qu'en luttant contre les instincts qui leur sont chers; aussi nulle part on ne trouve la trace de ce qu'on appelle chez les autres peuples la reconnaissance publique, la gloire, les récompenses civiques ou nationales, les monuments destinés à porter leur mémoire à la postérité : cette pensée seule répugne à l'idée qu'on se fait de cette sainteté désintéressée.

Josué établit son peuple dans le pays qui lui est destiné. Il fait cet admirable partage des terres que la loi prescrivait, et qui est un chef-d'œuvre inouï dans les annales des peuples. L'agiotage moderne y doit voir un vice, mais c'est la stabilité et non pas l'agiotage qui fait le bonheur d'un pays. Nous l'apprendrons durement, sans aucun doute, avant qu'il soit bien longtemps. Josué établit tout sur la loi, avec des fatigues colossales et un labeur de géant. Certes, de jeunes cœurs s'arrêteront avec fruit devant cette grande figure. Samuel réforme les abus introduits par de longues années de perturbation; il dirige cette transformation prévue par Moïse, qui fit passer le peuple saint sous le gouvernement des rois, et c'est au péril de sa vie qu'il parvint à fonder la maison royale qui donnera le jour au Messie. Comme Josué, Samuel sacrifie sa famille à ces grandes œuvres.

David, continué quelque temps par Salomon, constitue définitivement ce peuple dans les splendeurs de sa loi sainte, dont il eut un amour si ardent. Le saint roi nous a légué dans le Psaume CXVIII l'expression, sous forme acrostiche, de cet amour étonnant, partagé par tout son peuple. Ce Psaume, à l'heure présente, mérite toute l'attention des hommes chargés de l'éducation. Le temps où nous vivons, en effet, a eu le malheur de perdre la foi et la loi. Nous, si sérieux observateurs des lois de la nature, si attentifs à les chercher et à les suivre, nous avons oublié que le monde moral et surtout le monde surnaturel ont leur loi rigoureuse et qu'il est pour nous autrement important de les connaître, de les étudier et de les suivre, car celui qui les ignore et qui en dévie, souffrira. C'est dans cette science, c'est dans la fidélité à suivre cette loi, que se trouve le bonheur. C'est le trésor des trésors, il est préférable à toutes les richesses. Hélas ! nous avons eu la témérité d'en faire si bon marché, de croire que nous pourrions prévaloir, que nous pourrions arriver à conquérir ce que nous appelions notre liberté, de manière à prendre ce qui convenait à nos goûts, selon les circonstances, et à laisser le reste dans la vie sociale comme dans la vie privée ! Et nous sommes étonnés de

voir tout tourner au mal, et de sentir tout crouler autour de nous ! Qu'il est temps de ranimer cet amour de la loi dans le cœur de nos enfants.

Ezéchias et Josias réalisent, avec un dévouement, une sincérité et une droiture manifeste, la réforme des abus. Tâche difficile, à laquelle ont succombé partout ailleurs presque tous les réformateurs.

Parmi les rois, quelques-uns, entraînés par leurs passions, voulurent agir en tyrans, et éloigner le peuple de sa loi sainte. Mais les malheurs arrivèrent avec les prévarications, et les prophètes, suppléant à la défection des hommes d'État, ramenèrent les égarés. Enfin Esdras, le plus grand de tous, après Moïse, accomplit une œuvre sans rivale; il rétablit cette nation, renversée de fond en comble, dans l'héritage de ses pères; il retrouve les généalogies et les possessions des familles; il débarrasse son peuple des désordres amassés par soixante-dix années de captivité sur une terre étrangère, et réorganise toutes choses si solidement, que, durant cinq siècles, on ne sentira plus le besoin de réforme, et que cet établissement fournira des armées de martyrs; et le désintéressement de l'auteur de ces merveilles est toujours d'une évidence invincible.

Et dire que toutes ces grandes figures et toutes ces grandes leçons étaient laissées dans l'ombre, pour mettre en relief et glorifier tant de choses mesquines, souillées de vices et surfaites par une coterie rationaliste ou dupe du rationalisme !

La loi sainte avait prévu la guerre et en avait prescrit les règles. Une singulière utopie, dans ces derniers temps, prétendait que, grâce au progrès de l'esprit humain, nous avions atteint une ère de paix universelle. La guerre et ses horreurs étaient devenues évidemment indignes de peuples aussi civilisés que nous l'étions. Hélas ! on nous avait tellement habitués à nous payer de mots, qu'un grand nombre s'est laissé prendre ! Non, l'union entre les hommes ne peut se faire que dans la communauté des idées et des sentiments, et dans la poursuite d'un but commun. Il faut que ce but soit la vérité; non

pas la vérité scientifique, mais la vérité morale, c'est-à-dire la sagesse, Dieu et la loi. Enfin il faut que les vertus enchaînent partout les passions, leur égoïsme et leurs emportements. Prétendre unir les hommes dans la poursuite des intérêts, dans la satisfaction des passions, dans la division des esprits, des cœurs et des activités sur les questions vitales; prétendre que le mal et le vice vont devenir de doux agneaux tout à fait inoffensifs, et qu'il suffit pour cela de les laisser en repos dans les embrassements d'une tolérance universelle, c'est prétendre absolument que l'enfer va se réconcilier avec le ciel. Car enfin il faut appeler les choses par leur nom et les voir dans leurs causes véritables. Un chrétien sait qu'une lutte sans merci est engagée entre les puissances célestes jusqu'à la fin des siècles; il sait qu'il en est l'enjeu; qu'il est nécessairement dans l'un des deux partis et, par suite, que la lutte entre les hommes est inévitable. C'est une des habiletés du mal, dans ces derniers temps, d'avoir posé en victime, de s'être déclaré inoffensif ou simplement malheureux, d'avoir réussi à faire croire qu'il allait devenir un aide du bien. Le crime lui-même, aujourd'hui, au milieu de toutes ses fureurs, a la prétention de bénéficier de ces principes. A quelles aberrations a conduit cet engouement orgueilleux pour le progrès moderne! Que d'ouvrages vantés parce qu'ils flattaient cet orgueil, qu'on ne lira plus quand les nuages seront dissipés et que les choses reprendront leur valeur! Hélas! les déceptions abondent avec les ruines qui s'amoncèlent.

Il faut donc enseigner bien haut que, par l'essence des choses, le mal sera toujours l'ennemi du bien, qu'il le poursuivra toujours d'une haine mortelle, qu'il n'a de vie qu'en l'attaquant sous toutes les formes; que le bien a le devoir de combattre le mal; que l'homme étant corps et âme, la lutte doit nécessairement se dramatiser dans la chair, et que c'est le sang versé dans ces luttes généreuses qui est l'expiation et le salut du monde, en se mêlant à celui du Calvaire. Dieu a voulu être appelé le Dieu des armées. Aussi l'Église a fondé dans son sein le grand service du sang : la chevalerie, représen-

tant sacré de la guerre permanente et spirituelle de la justice contre l'iniquité, de la vérité contre l'erreur, et du bien contre le mal.

Le peuple de Dieu ne fit guère que des guerres défensives. Il ne devait pas être un peuple conquérant. Cependant, à son origine, il reçut de Dieu la mission d'exterminer les Chananéens, dont la corruption, sans compensation aucune, fut le centre d'infection du monde ancien. Quand un peuple est corrompu sans espoir, quand il n'est plus qu'une source d'infection pour ses voisins, Dieu n'en a plus que faire en ce monde, et sa bonté paternelle doit à l'humanité d'extirper ce scandale. Il y emploie parfois les éléments et les fléaux, mais sa Providence se plaît aussi à charger de l'exécution de ses desseins les âmes généreuses qui lui appartiennent et qui savent y ajouter le mérite de leurs sacrifices et y donner leur sang.

Israël ne sut pas accomplir sa mission avec fidélité; notre philanthropie l'en féliciterait peut-être; nous sommes devenus pleins d'une fausse compassion pour le crime. Mais tous les Chananéens qui furent épargnés devinrent pour Israël la source de tous les maux. Ils le firent tomber à plusieurs reprises dans leur idolâtrie et dans leurs désordres, et ils l'opprimèrent tour à tour, parce que le mal attaque toujours le bien, jusqu'à ce que David les eût complétement détruits.

Jamais peuple cependant, comme l'a si bien remarqué M. Poujoulat (Jérusalem), n'a montré une énergie aussi indomptable, un courage aussi plein d'audace, une persévérance aussi généreuse dans la guerre. Les exemples d'héroïsme, les faits les plus glorieux et les plus inouïs, abondent dans ses annales militaires, qui sont considérables. Au retour de la captivité, ouvrier et soldat à la fois, il bâtissait d'une main, et il tenait une épée de l'autre. Certes, si les annales païennes avait un fait pareil, quels dithyrambes l'auraient célébré! Or, ce peuple ne se battit jamais que pour la vérité, pour la justice, pour une idée, comme on dirait aujourd'hui, pour l'idée humanitaire par excellence.

Si le peuple eut l'héroïsme, il eut aussi des chefs animés

d'un vrai génie militaire : Josué, Gédéon, Jephté, en donnèrent des preuves palpables. Sans doute, ce génie ils le demandaient à Dieu ; et s'il est vrai que parfois, Dieu, pour l'accomplissement de ses desseins, le donne sans qu'on le lui demande, il n'en est pas moins vrai que Lui seul le donne, et que la voie normale pour l'obtenir, et surtout pour en bien user, c'est la prière.

David est évidemment une épée habile et généreuse. Des femmes, comme Débora et Judith, montrent un courage viril qui n'eut de rival chez aucun peuple. Si, un jour, les descendants d'Alexandre viennent se heurter à ces nobles enfants de Juda, les Machabées se lèveront encore du sein de ce peuple de géants, prêts à mourir pour la patrie et pour la loi de leurs pères. Jamais l'amour de la patrie n'eut d'aussi nobles accents que ceux de Mathathias mourant. L'amour de la loi et de la patrie fit des Machabées d'illustres capitaines, comme il avait déjà formé leurs prédécesseurs. Cette incomparable épopée n'aurait-elle pas mérité d'être présentée comme l'un des plus beaux monuments de l'histoire ancienne? Où trouver un si parfait et si sublime modèle de patriotisme? Et là, il n'y a rien à retrancher, tout est digne d'admiration, tout est plein des plus précieuses leçons. Enfin Rome elle-même sera contrainte de respecter la liberté et la vie nationale de ce grand peuple. Et même, lorsque sous le coup d'une malédiction sans remède, ils seront destinés à périr, il faudra, contre leur indomptable énergie, employer de longues années, envoyer les plus grands capitaines, et sacrifier les armées les plus valeureuses. Aucun peuple ne s'était ainsi défendu, tant les caractères avaient été trempés par ces admirables institutions et par les mœurs qu'elles formaient. Aussi Rome attachera à ce triomphe une gloire qu'elle voudra éterniser au-dessus de toute autre. Si on veut donner à la jeunesse des leçons de patriotisme et allumer en elle le vrai courage militaire, ce sont là les types qu'il faut faire accréditer et les gloires qu'il faut faire célébrer.

2° La comparaison avec la cité païenne fait ressortir d'une manière éclatante la supériorité incontestable des hommes

d'État et des hommes de guerre de la cité sainte. Et alors, après avoir levé un peu le voile qui trompe l'inattention, devant la simplicité des récits sacrés, on comprend tout le mal qu'a dû faire notre aveugle admiration pour les Etats païens, dans les idées politiques et militaires.

Un éminent jurisconsulte a fait toucher du doigt, dans un livre qui a produit une sensation méritée, les effets terribles du droit romain sur les institutions chrétiennes, quand il fut introduit, au XIIIe siècle, sans prendre assez de précautions. Imbu par lui de ce principe, que la loi c'est la volonté du souverain, l'État voulut proclamer son indépendance de la loi divine; il voulut être maître de la religion et en faire un simple rouage dont il put avoir la libre disposition. La lutte fut signalée par les violences de Frédéric d'Allemagne et de Philippe-le-Bel; par la pragmatique de Charles VII. Le protestantisme appliqua résolûment cette théorie à l'Europe du Nord; le traité de Westphalie la sanctionna pour ce qui restait d'États catholiques en Europe; de là vinrent les pouvoirs absolus, puis bientôt les institutions civiles du clergé, les lois athées et la tyrannie.

De l'impatience d'un joug intolérable jaillit, en puisant aux mêmes sources, une idée nouvelle, non moins désastreuse dans ses conceptions païennes : la liberté. Ce fut d'abord l'idée de la liberté politique, qui a voulu mettre l'autorité dans le nombre et renverser ainsi la pyramide, au profit des intrigants. Elle a conduit nécessairement à l'anarchie et à la ruine, si on n'a pas recours à la tyrannie pour empêcher la ruine. Il ne faut pas regarder de bien près les républiques de la Grèce, pour voir clairement la valeur de ce système malheureux. Rome n'a tenu contre les vices de ces fausses idées que par la résistance de son aristocratie; et quand celle-ci a succombé, les plus cruels malheurs ont marqué chaque pas de l'histoire romaine. Pour faire adopter ces idées, qu'on a appelées parlementaires, on a cru pouvoir s'autoriser de l'exemple de l'Angleterre; mais les institutions anglaises, qui sont d'origine chrétienne, ne ressemblent point à celles des républiques

païennes. En réalité, le gouvernement anglais est basé sur une aristocratie puissante et conservatrice, qui a laissé le jeu le plus large à l'indépendance d'une industrie, solidement établie elle-même sur la perpétuité des familles et des établissements. Ce système écarte le règne des intrigants, avec lesquels un État est toujours à la merci d'un coup de main. Et cependant la vie de l'Angleterre est menacée, parce que la richesse a oublié le devoir chrétien de la charité et du dévouement pour les faibles. Quant aux États-Unis, tant vantés, ne sont-ils pas à la veille de la ruine ou d'une chute dans les mains d'un César?

Cette liberté politique a eu pour condition nécessaire la liberté civile, proclamée par les *droits de l'homme,* toujours en s'inspirant des idées païennes. Cette liberté emportait avec elle la liberté des cultes et de l'athéisme, la liberté de parler, la liberté d'écrire, la liberté du journalisme et du pamphlet. Ce sont là les conquêtes de l'esprit moderne, comme on les appelle, et les acquisitions les plus chères à ce monde d'intrigants, qui s'est emparé de tout autour de nous. Mais d'abord nous avons de beaucoup dépassé les païens, et cela devait être. Des chrétiens, et surtout des Français, ne peuvent pas s'arrêter à moitié chemin dans l'erreur. Jamais, ni la Grèce, ni Rome, n'auraient toléré la négation et l'insulte pour tout ce qui touchait au culte des dieux et aux bases essentielles de la morale. Mais pour Jésus-Christ et son Église, si on refuse de les aimer, il faut arriver à les détester; on ne peut pas rester indifférent, et l'esprit français est d'une logique qui l'oblige à suivre jusqu'au bout les principes posés. On n'invoque la liberté que pour se débarrasser du joug béni de Jésus-Christ. D'autre part, il est évident que la liberté de parler doit nécessairement entraîner la liberté d'agir; et c'est le renversement des lois et de toute autorité.

Enfin, si l'homme a le *pouvoir* de nier la vérité et de la combattre, il n'en a pas le droit, il n'en a pas proprement la liberté, pas plus qu'il n'a la liberté du crime. La liberté légitime, c'est le pouvoir de faire ce qu'on veut dans les limites de la loi éter-

nelle. C'est un crime pour l'homme, et le plus grand de tous, de combattre la vérité comme telle, et quand on l'a connue une fois, on n'en perd l'intuition que par ses fautes. C'est un crime de l'arracher aux autres ou de prêcher l'erreur; c'est le plus grand mal qu'on puisse faire à un homme. C'est le péché contre le Saint-Esprit, si difficile à pardonner; l'expérience de tous les jours confirme la terrible parole du Sauveur. Ils sont bien rares, ceux qui obtiennent le pardon après avoir cherché à pervertir les consciences et après avoir attaqué la vérité.

Or, c'est un devoir pour la société de défendre ses membres, et surtout les petits, contre les forces de l'erreur, et c'est une des conditions de son existence. Il n'y a qu'une liberté juste et sainte, c'est la liberté de la vérité, de la vertu et du dévouement. On ne peut y porter atteinte sans crime, soit dans la cité, soit surtout dans la famille. Sans doute l'État doit laisser à tous une certaine largeur de mouvements, proportionnée à la vitalité des consciences et à la somme des vérités et des vertus répandues dans la société; le respect de l'homme exige cette latitude, et rien ne brise les ressorts comme ces législations et ces administrations minutieuses et centralisées, qui enchaînent toute activité spontanée, et font des peuples d'automates et de crétins. Il faut une liberté d'association pour le bien, car l'homme isolé ne peut atteindre à rien de grand; il lui faut pour cela la société avec ses pareils. Enfin, il se peut qu'une certaine liberté du mal soit nécessaire, à cause d'une situation particulière, mais l'autorité doit avoir le désir de la diminuer le plus possible.

L'autorité doit travailler à former la conscience sociale; car, sans parler des gouvernements qui s'efforcent de corrompre l'opinion et la conscience publique, les pouvoirs qui négligent ce devoir finiront par n'avoir plus que des peuples ingouvernables. Les intrigants et les âmes vicieuses, à proportion qu'elles ont plus d'intelligence, de fortune, d'influence, entraînent les âmes faibles, et la masse se porte au mal comme un torrent irrésistible. Nous assistons à une de ces leçons que la Providence donne aux gouvernements infidèles à leur man-

dat. Or, le moyen de former les consciences, c'est de protéger la religion, gardienne et prédicateur de la loi morale. C'est chez le peuple modèle dans l'antiquité, c'est dans les siècles chrétiens ensuite, qu'il faut montrer en action, à la jeunesse, tous ces grands principes sociaux, pour la bien pénétrer de cet axiome fondamental : c'est que, sous peine d'aboutir à la ruine, la liberté ne peut exister qu'avec la conscience, et quand la conscience baisse, la force doit grandir et les chaînes se multiplier.

Mais ce sont les idées païennes surtout qui nous ont conduits à ne voir, dans la société civile, qu'une association d'intérêts matériels, de commerce, d'industrie, de bien-être, de jouissances sensuelles. Aussi on est arrivé aujourd'hui à apprécier la valeur d'un peuple par la multiplicité et le perfectionnement de ses rouages administratifs ; ce qui ne peut être en réalité qu'un signe de décadence et d'atrophie morale, un moyen de remplacer la conscience effacée. On apprécie cette valeur par la force militaire, par la richesse, par la prospérité du commerce, de l'industrie et des arts qui contribuent au luxe et à la satisfaction de toutes les cupidités. La vérité doctrinale et son développement, l'union des esprits dans la recherche de la sagesse, la quantité de vertu et de dévouement ; la force des institutions et des moyens qui les propagent, c'est-à-dire la véritable richesse, le seul vrai bien pour tous : tout cela a été compté pour rien ; quel vertige ! Prétendre bâtir sur la cupidité, sur le sensualisme, sur l'égoïsme, sur l'orgueil, sur les passions !... mais tous les siècles l'avaient proclamé, l'expérience du monde l'atteste et confirme la parole divine qui ne peut passer : on bâtit sur le sable, et on prépare inévitablement d'immenses catastrophes. Ici encore, nous avons dépassé les païens ; ceux-ci, inconséquents avec les exemples et le culte de leurs dieux, proclamaient que la vertu seule peut rendre heureux ; ils voulaient bâtir sur le désintéressement et sur la modération des passions. Ils flétrissaient le luxe et les jouissances sensuelles ; ils cédaient aux impuissances de la nature déchue, mais ils n'acceptaient pas une doctrine morale

qui s'appuyait sur le vice. Mais aujourd'hui, des peuples grandis à l'ombre de la croix en sont arrivés à faire de l'autorité, de la puissance, de toutes les forces de ce monde, les agents des passions ; c'était là, disait-on, une ère nouvelle, inaugurée par notre siècle de lumière et de progrès, inconnue à tous les siècles passés, qui n'étaient que des siècles d'ignorance et de ténèbres !... Il fallait arriver là pour sortir de l'Évangile. Hélas ! combien les chrétiens ont cédé à l'entraînement de cet esprit païen, qui n'est proprement que l'esprit du monde, anathématisé du haut de la croix du Calvaire ! Mais tout devait plier sous le prestige de l'esprit moderne, de la société moderne, de la civilisation moderne..., renouvelée des Grecs !... On redoutait si fort les sarcasmes et les malédictions de cet esprit moderne, qui menaçait d'abandonner l'Église si on ne le suivait pas ! Avec quelle timidité les chrétiens faisaient quelques réserves devant ces prétentions qui n'étaient rien moins que la négation de l'Évangile ! Comme ils se sont crus obligés de célébrer la gloire des découvertes, les progrès de l'esprit humain, de l'industrie et des arts matérialistes, les aspirations fiévreuses qui tendaient à enchaîner l'homme à la terre, et à rendre la vie chrétienne impossible. Hélas ! les chrétiens n'ont rien gagné ! Ils ont eu beau gazer la doctrine et dorer le bout de ce gibet qu'on appelle la croix, le monde a senti qu'ils ne pouvaient le suivre. Et lui qui veut aller jusqu'au bout, leur a nettement signifié la séparation ou l'apostasie. Il a dit ouvertement : « Le christianisme emportant vers une autre vie les aspirations et le travail de l'homme, les enlève aux intérêts de ce monde, auxquels *la vie positive* veut désormais consacrer toutes ses forces ; le christianisme est l'ennemi de la société moderne. » Le monde sait ce qu'il dit ; il lève le masque, et il en vient à la parole de son divin Adversaire : « On ne peut servir deux maîtres, il faut aimer l'un et détester l'autre (1). » Cette situation est désirable, du reste ; mais quiconque ne veut pas se bercer de vaines illusions, cessera de caresser le rêve qui croyait à la conciliation de

(1) *Matt.*, VI, 24.

l'Église avec la société moderne, parce que cette société moderne c'est le renouvellement de la société païenne, mais avec ce besoin de logique dont ne peut se dépouiller une âme qui a aimé les richesses intellectuelles de la foi chrétienne; et avec le besoin d'appuyer sur une doctrine les principes qui dirigent son existence, il fallait dès lors dépasser les païens, et aller jusqu'au bout. Pour échapper à ces conséquences inévitables, il faut de toute nécessité s'éloigner des sources empoisonnées d'où elles ont découlé, ou n'y puiser qu'avec parcimonie et avec des précautions sévères, dont la principale sera de former d'abord de robustes tempéraments chrétiens.

3° Un autre résultat bien évident des études païennes, ce sont les idées malheureuses sur la guerre qui ont prévalu autour de nous. Il est passé dans nos mœurs que la guerre n'a d'autre motif que l'ambition, l'intérêt, l'orgueil blessé ou l'amour d'une gloire homicide. Elle n'a plus été qu'une lutte dans laquelle on se dispute une proie, et les peuples ne sont devenus qu'un bétail, qui sera le partage du plus fort. Ah! on a tant vanté, avec les païens, les héros, les conquérants, les vainqueurs habiles, la valeur et le génie militaire, l'amour de la patrie; et tout cela quels qu'en fussent d'ailleurs les principes moraux! Ce qu'on appelle l'épopée napoléonienne n'a pas eu d'autre mobile que ces déplorables évocations de l'antiquité païenne. Qui se chargerait d'établir devant Dieu la justice du plus grand nombre des guerres qui ont déchiré l'Europe depuis plusieurs siècles? Aussi on n'ose pas porter un jugement nettement formulé sur les choses militaires, depuis ces temps-là; il faudrait renoncer à des principes que l'on veut garder, et chaque peuple se débarrasse des exigences de la justice, avec les mots de patrie, de gloire, d'agrandissement, de prospérité matérielle, etc. Et nos cours d'histoire, avec leurs panégyriques, trompent les générations et faussent les esprits sur les notions si importantes de patriotisme, de courage, d'abnégation, de devoir civique, de nobles sacrifices.

Tout d'abord, en effet, pour le courage militaire, plus les

peuples ont été barbares et sauvages, plus ils ont montré l'énergie de cet instinct cruel, qui porte à verser le sang, en se jetant au milieu de toutes sortes d'aventures, en affrontant la mort et les blessures avec une féroce intrépidité. L'enseignement doit soigneusement distinguer le courage et l'intrépidité véritables de leurs contrefaçons. Le sang-froid n'est raisonnable que par la confiance en la Providence, qui tient notre sort entre ses mains, et sur laquelle on se repose, parce qu'on est disposé à s'immoler pour le devoir, et que l'on compte sur la vie à venir. Hors de là, le courage n'a plus de point d'appui raisonnable, et, dès lors, la valeur et le sang-froid ne sont que des instincts aveugles, ou une fanfaronnade qui se met facilement au service de l'orgueil, de l'amour-propre, d'un vrai point d'honneur, de la cupidité et de la férocité. En tous cas, le courage dépensé au profit de l'injustice, est un forfait ; le courage aveugle est une stupidité, puisqu'il joue la vie présente et l'éternité sur un caprice. Hélas ! il y a aussi le courage du crime.

La révolution et l'empire ont fait sonner bien haut ce qu'ils appelaient l'amour de la patrie et le patriotisme. Encore un de ces mots à effet, empruntés au paganisme avec le sens vicié que les peuples idolâtres lui avaient donné, et par lequel on a électrisé tant de dupes malheureux, pour en faire les instruments des plus cruelles passions et des plus grands malheurs. Dans la cité sainte, la patrie c'était Jérusalem et son temple, c'était la terre promise organisée selon *la loi*, c'était le champ des ancêtres départi et garanti par la loi, c'était Dieu et son culte, c'était l'histoire nationale et la gloire des siècles, c'était la vie fraternelle, la famille et toutes les saintes choses. Aussi jamais, avons-nous dit, le sentiment patriotique n'a eu des profondeurs comparables, jamais des luttes gigantesques n'ont fait jaillir ce sentiment avec une aussi indomptable énergie.

Pour le chrétien, la patrie c'est l'église où il fut baptisé avec tous ses souvenirs, c'est le pays sanctifié dans la foi de Jésus-Christ et dans son Église ; ce sont des siècles de gloire dans la vérité, dans de grandes vertus et d'illustres exploits en faveur

de la patrie et du bien d'un grand nombre, dans l'éclat d'une haute puissance morale et chrétienne, dans de puissantes et de fécondes institutions. Ce sont les anciens rois, les nobles et patriarcales familles, les ancêtres et leur héritage riche en vertus et en précieuses bénédictions.

Avec les idées païennes, la patrie ce n'est plus que la richesse et le luxe, le bien-être matériel, la puissance brutale, l'ambition odieuse, l'esprit de domination envahissante, l'oppression, l'erreur, la corruption imposée par le sang et la mort, les caprices d'un despote ou les audaces misérables d'un aventurier.

Et nous en sommes à ces idées, et voilà comment ces malheureux souvenirs de la Grèce et de Rome ont avili et corrompu pour nous les plus saintes choses.

Il n'y a de héros que celui qui se dévoue à une noble cause, avec un cœur désintéressé, et avec une ardente énergie ; et qui, pour elle, court après tous les sacrifices. Il n'y a de noble cause que la lutte de la vérité contre l'erreur, et de la justice contre la force insolente ; la délivrance de la vertu opprimée, la cause de Dieu contre la barbarie du vice, et de la corruption menaçante.

Le génie militaire, le coup d'œil qui décide les batailles, l'habileté de la tactique et de l'organisation d'une armée, sont des facultés terribles, dont la valeur n'est déterminée que par l'intention à laquelle elles sont consacrées. Elles rendront sublime l'homme généreux qui les met au service du bien. Elles doivent rendre exécrable le meurtrier plus ou moins illustre, qui en use pour faire des hécatombes humaines, au profit de son orgueil, de son ambition et de ses caprices.

Quand on médite ces principes, on se demande dans quel but des maîtres chrétiens feraient passer à la jeunesse un temps si long et si précieux, à remplir sa mémoire et son intelligence des histoires politiques et militaires de la Grèce et de Rome, et des vies des grands hommes de Cornélius, de Plutarque et autres, avec mille détails si dénués de certitude. Mais en revanche, ces détails imprègnent profondément les

esprits et les cœurs des idées que nous dénoncions plus haut, et ils ne peuvent leur apporter autre chose.

Si les écoles militaires peuvent y trouver quelque utilité, il faut réserver cette étude pour les hommes spéciaux ; et encore, ce n'est pas là le caractère qu'il faut souhaiter à nos soldats ni à leurs chefs ; et il faut désirer que nos hommes d'État s'éloignent de l'esprit que respirent ces histoires anti-chrétiennes. Il est bien clair qu'Athènes, Sparte et Rome ne cherchent dans leur politique et dans les guerres qu'elles entreprennent que l'agrandissement et l'intérêt matériel ; il est bien clair aussi qu'elles n'ont d'autre mobile que l'ambition, la cupidité et l'esprit de domination, de jalousie ou de vengeance. Fabius, Scipion, Marius, Sylla, Pompée, César ; comme Miltiade, Thémistocle, Cimon, Lysandre, Philippe, Alexandre, ont pu avoir le génie de la guerre ; mais en faire des héros, célébrer leur gloire, les proposer pour modèles à l'égal et au-dessus de Moïse, de Josué, de David, des Machabées, et plus tard de Charlemagne, de saint Louis, et de tous les vrais héros des croisades, c'est détruire la conscience sociale et faire outrage à Dieu et à la rédemption de Jésus-Christ. Le prétendu amour de la patrie, qui sert de manteau à leurs passions, moteurs véritables de leurs exploits, est un sentiment faux et vicié en lui-même, et, fût-il bon, il est difficile qu'il ait existé ailleurs que sous la plume des panégyristes. Le patriotisme à Rome, en particulier, était le mot heureux avec lequel les patriciens se faisaient aider des plébéiens, pour les faire servir aux intérêts de leur ordre. Le patriotisme n'est ordinairement, dans l'antiquité païenne, que le voile de l'intérêt ; aussi, le plus souvent, dans ces héros, c'est leur gloire que l'on célèbre ; des chrétiens pourraient-ils penser et dire que la gloire suffit pour légitimer les horreurs de tant de guerres. On ne peut pas se faire illusion jusqu'à croire que ces héros prétendus aient eu l'intention de se sacrifier pour la justice et pour la vérité.

On doit conclure que, s'il peut être bon de connaître les plus grands noms et les plus grands événements de l'histoire païenne, des résumés très-courts peuvent y suffire. On retour-

nerait ainsi le procédé du rationalisme, qui, s'étendant sans fin sur les histoires profanes, n'avait que quelques dédaigneux abrégés pour l'histoire sacrée ; et on arriverait de cette manière à ce qui est bon, raisonnable et juste.

CONCLUSIONS.

Après ces aperçus, qu'on nous permette d'esquisser rapidement le plan d'une histoire ancienne, basé sur les principes exposés ci-dessus.

D'abord on donnerait à l'histoire une souveraine importance, puisqu'elle fait le fond de toute éducation, et que tout dépend de ses appréciations. Dès lors, on nourrirait toutes les parties de l'éducation : lecture, écriture, grammaire, sujets de compositions, etc., des leçons de l'histoire sacrée.

Le maître et l'auteur établiraient solidement les principes d'appréciation soit pour les hommes, soit pour les événements, afin de les faire passer dans toutes leurs leçons et de les faire pénétrer profondément dans l'âme des élèves.

Il faudrait appuyer fortement sur les origines du monde et de l'humanité, sur le déluge et sur la dispersion, afin de préserver les intelligences des fausses idées si fortement imprimées autour de nous, par les fables païennes, et les rêveries des philosophes panthéistes.

On placerait à la suite un aperçu rapide de l'histoire des peuples primitifs, en faisant remarquer que, sauf quelques grands faits dont on ne peut garantir les détails, cette histoire reste enveloppée dans une nuit profonde. Ces peuples s'étant corrompus, Dieu n'a pas voulu que leur mémoire fût conservée. Ils n'ont laissé que de grandes ruines pour attester la puissance intellectuelle des traditions primitives.

Les faits bibliques seraient exposés selon l'âge des élèves, d'abord par de larges récits énergiquement affirmés, puis par un travail chronologique, et enfin par les développements de la science et de la philosophie historique.

En arrivant à cette histoire type et sans rivale, on ferait

ressortir la grandeur ; la certitude complète, la suite ininterrompue de ses récits, la beauté du caractère dans ses historiens. Puis, on dirait bien haut que, pendant dix siècles, elle occupe seule la scène du monde, et que, jusqu'au cinquième siècle avant notre ère, Dieu a réservé à son peuple, exclusivement à tout autre, la gloire de perpétuer à jamais le souvenir de sa vie. On célébrerait la splendeur de ses origines dans les patriarches, et dans Moïse, l'intérêt et la certitude des détails, la beauté touchante des mœurs et des caractères, soit dans l'ensemble du peuple, soit dans les grandes figures qui en sont les représentants et les inspirateurs ; et surtout le caractère moral, religieux et providentiel de cette grande nation.

Des récits prolongés avec onction et avec amour, feraient repasser le texte aussi entier que possible de ces narrations divines. Et plus tard, on mettrait en lumière les grands caractères qui font de ce peuple et de tous les hommes éminents qui l'ont illustré, dans toutes les fonctions de l'existence d'un peuple, des types d'une perfection réservée aux âmes et aux sociétés dont Dieu est la vie, des types d'une élévation qui ne laisse plus de place à la comparaison, soit par la pureté et la sublimité des principes d'action, soit par la grandeur des œuvres qu'ils enfantent. On établirait avec force que la sagesse est le grand fondement de la vie des peuples et des individus, et que la poésie et les arts, dans leur emploi légitime, en sont la manifestation et l'instrument le plus puissant. Et sur ces principes, on exposerait avec une admiration légitime, les merveilles de la sagesse divine, contenus dans l'ouvrage de Moïse et dans les *Livres sapientiaux* ; on épanouirait et on enflammerait les jeunes cœurs, avec l'incomparable poésie de David, d'Isaïe, de Job, etc., et on formerait ainsi dans les âmes le goût du Bien et le goût du Beau, appuyés solidement l'un et l'autre, comme cela doit être, sur le goût du Vrai. Enfin, on montrerait que la saine politique n'avait qu'un but chez les Juifs, c'était de maintenir l'observation de la loi, et que la guerre n'eut pour objet que la défense de l'indépendance nationale, et les intérêts de Dieu et de son peuple.

Ce n'est qu'après de longs siècles de splendeur, de vérité, de grandeur morale et religieuse, pendant lesquels Israël embrasse tous les peuples connus dans sa vie puissante et leur donne seul des jalons historiques de quelque valeur; ce n'est qu'au moment où l'histoire sacrée, par une permission de Dieu, fait silence, que, dans un coin du monde et de la durée, on trouve chez les païens une manière d'histoire.

On la ferait connaître aux jeunes gens sur les données suivantes :

Les auteurs ici n'ont plus les caractères qui, dans les historiens sacrés, même humainement parlant, donnent tant de poids à leurs récits; ce n'est plus cette suite officielle et publique qui les environne de tant de garanties: ce n'est pas non plus une série de faits d'une importance comparable: les principes sont faux, on ne peut prendre que les grands faits, et les appréciations étant difficiles à faire, les leçons qu'on peut en tirer sont rares. La Providence n'a pu permettre la conservation de ces souvenirs qu'afin que les chrétiens apprissent combien tout se dégrade dans l'homme, à mesure qu'il s'éloigne de Dieu, et à quels malheurs il arrive. Cette histoire leur enseigne combien les idées, les mœurs, les institutions, etc., deviennent vicieuses et cruelles dans cet état. Elle a pour but de leur faire sentir la nécessité de la Rédemption et la manière dont Dieu l'a préparée. Enchaînées sous l'empire du prince de ce monde, ces nations ont un certain vernis, celui que peuvent donner les anges déchus, qui ont conservé la puissance naturelle de leur intelligence, c'est-à-dire une certaine perfection des facultés *naturelles* de l'homme et de ses œuvres *naturelles* et *matérielles*. Ce vernis est une tentation; il en faut à l'homme, et c'est encore là un des desseins de la Providence. Les chrétiens ont succombé à cette tentation : il faut profiter des leçons qui nous sont données pour nous en défendre, et ne pas s'exposer de nouveau à accepter l'erreur et le mal par amour de la forme.

Au point de vue religieux et moral, ces peuples n'ont pas grand chose à nous offrir, à nous, enfants de l'Évangile, et la corruption des idées morales a vicié chez eux tous les arts et

toutes les institutions; leur histoire est tout entière dans la guerre et les agitations politiques, et elle est écrite avec les principes rationalistes et immoraux des intérêts matériels et terrestres. La jeunesse perdrait son temps et exposerait son cœur en se nourrissant de ces enthousiasmes corrompus. Il faut abréger le plus possible, se borner à ce qui fait ressortir les vices incurables qui conduisaient toutes choses à la ruine, si Dieu n'avait préparé au monde la régénération du Calvaire. Pour les choses politiques et militaires, il suffit de faire connaître les grands faits et les grands noms, les détails n'ayant qu'une mince valeur au point de vue de la certitude et offrant mille dangers, à cause des principes naturalistes et vicieux qui les ont dictés. Cornélius, Plutarque, César, Tite-Live, etc., ne sont pas des historiens utiles aux jeunes gens; des *epitome* suffisent certainement pour faire connaître à des élèves ce qu'il leur est utile de savoir, et, à part quelques morceaux choisis, comme le rationalisme l'a fait pour les Pères de l'Église, il serait déplorable de consacrer à cela tant d'années précieuses. En faisant la philosophie de l'histoire, il est bon de faire connaître les sages, les philosophes, les poètes, les arts du paganisme, qui servent admirablement d'ombre, de point de comparaison et de développement aux grandes données des Livres Saints; et telles devront être, ce nous semble, la marche d'un cours d'histoire destiné à former des consciences chrétiennes.

T. DE SAINTE-MARIE,
Ancien professeur d'histoire.



QU'EST-CE QUE L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE?

Pendant que, dans les régions législatives, on s'occupe de l'enseignement supérieur, il est bon de ne pas perdre de vue l'enseignement secondaire. Laissant de côté la question de l'éducation, pour ne voir que celle de l'instruction, je demande aujourd'hui : Qu'est-ce que l'enseignement classique?

Il y aura plusieurs réponses.

Voici d'abord l'écolier paresseux : l'enseignement classique, répond-il, c'est d'aller tous les jours en classe pour y trouver tous les jours le même ennui. Là, invariablement, je récite des leçons que je ne sais pas; j'explique des auteurs que je ne comprends pas; j'apporte des thèmes latins sans latin, des vers sans poésie et sans mesure, des versions sans ombre de sens. Le maître me gourmande; puis je pleure ou je murmure; puis, je recommence à faire après ce que j'ai fait avant. Et je continuerai jusqu'au jour désiré, où ayant usé tous mes livres classiques, et n'ayant appris ni français ni latin, ni à écrire, ni à parler, ni à penser, je quitterai les bancs du collége. Il me restera alors en mémoire quelques noms grecs et romains, et quelques banalités que j'aurai apprises sans le vouloir, à force de les avoir entendu répéter dans les classes. Et ce sera tout. En somme, l'enseignement classique pour moi c'est un ennui : un ennui qui dure huit ou neuf années, sans résultat.

Après l'écolier paresseux, c'est l'écolier laborieux, le fort en thème, le favori du professeur. L'enseignement classique, dit-il, c'est un chemin qui conduit au baccalauréat. Le long de ce chemin, on rencontre et on goûte les beautés de la pure antiquité : les dieux et leurs vertus, les héros et leurs exem-

ples, tout le magnifique spectacle de la civilisation grecque et romaine, c'est-à-dire les grands républicains comblés d'honneur, et les rois honnis et bannis, les deux tiers du genre humain soumis à l'esclavage, les grands conquérants, ravageurs du monde, les grands guerriers, chefs de guerres civiles. On étudie la littérature à l'école des poètes harmonieux; l'éloquence, à l'école des rhéteurs, aux phrases arrondies; la philosophie, à l'école de qui l'on veut, car il y a autant d'écoles que de philosophes. Dans la fréquentation de tant de grands esprits et de tant de héros, on se forme aux lettres et à la vertu, on s'imprègne d'atticisme, on s'éprend d'amour pour la phrase : on connaît Socrate, Alcibiade, Thémistocle, Mucius Scévola, Brutus, et tant d'autres. L'on devient capable de composer une harangue à la manière de Tite-Live, et faire une dissertation de philosophie selon la méthode ironique de Socrate. Et quand on arrive au terme, on a fait de brillantes études, et l'on est bachelier.

Si après avoir interrogé les élèves, vous interrogez le maître, et si vous lui demandez à son tour : Qu'est-ce que l'enseignement classique? il vous redira ce que vient de vous dire son disciple, car c'est lui qui l'a inspiré. L'enseignement classique, ce sera la formation de l'intelligence du jeune homme par le contact avec les grandes intelligences de l'antiquité ; ce sera la formation de son imagination par la lecture des grands poètes de l'antiquité ; ce sera la formation de son goût par l'étude des modèles parfaits de l'antiquité. Horace ne l'a-t-il pas dit :

Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

L'enseignement classique, continuera-t-il avec une éloquence toute cicéronienne, et avec cette emphase d'un certain apologiste qui eût pu défendre les Jésuites d'une façon moins ridicule, c'est un enseignement qui nous apprend « à posséder la « langue si variée, si douce, si harmonieuse des Grecs, pos- « séder ce qu'il y a de plus curieux dans Hérodote, de plus

« vif dans Thucydide, de plus intéressant dans Xénophon, de « plus sensé dans Plutarque, de plus relevé dans Platon, de « plus instructif dans Théophraste, de plus amusant dans « Lucien, de plus sage dans Epictète, de plus véhément dans « Démosthène, de plus pathétique dans Eschine, de plus élé- « gant dans Isocrate, de plus ravissant dans Homère, de plus « lyrique dans Pindare, de plus fier dans Eschyle, de plus noble « dans Sophocle, de plus touchant dans Euripide (1), de plus « naïf dans Théocrite, de plus gracieux dans Bion et Moschus: « — posséder la langue si précise, si saillante, si majestueuse « des anciens Romains; posséder ce Cicéron, le maître et le « modèle des orateurs, l'interprète et l'émule des philo- « sophes; ce Pline, panégyriste disert, écrivain ingénieux; ce « Salluste, si fertile en expressions énergiques et en portraits « frappants; ce César, le plus habile des capitaines, et le plus « précis des historiens; ce Tite-Live, en qui la richesse du « génie égale l'étendue du sujet; ce Paterculus qui agrandit « sa pensée à mesure qu'il resserre son style; ce Quinte-Curce « qui embellit ce qu'il raconte, et persuade ce qu'il imagine; « ce Plaute qui avait tout le sel de la muse comique; ce Té- « rence qui en avait tout le bon sens et toute la vérité; ce « Virgile, le héros de l'églogue, l'inventeur des *Géorgiques*, « le *perfecteur* de l'épopée; cet Horace, si sublime dans ses « odes, si délicat dans ses ses satires, si judicieux dans ses « épitres; cet Ovide fécond, agréable, brillant partout où il « ne cherche pas à l'être; ce Lucain, ce Claudien, qui souvent « ont les ailes du génie, s'ils n'en ont pas toujours le flambeau; « ce Sénèque penseur, ce Pline observateur, ce Quintilien « précepteur, ce Tacite censeur, peintre et devin à la « fois (2). »

N'est-ce pas là quelque chose de grand, quelque chose de sublime? Et c'est l'enseignement classique. Ainsi dirait le professeur.

(1) L'auteur de l'*Apologie* oublie ce qu'il y a de plus chaste dans Aristophane. M. Duruy, dans son programme du baccalauréat, ne l'avait pas oublié; et M. de Cumont n'a pas voulu l'oublier tout-à-fait.

(2) Extrait de l'*Apologie de l'Institut des Jésuites*.

Remarquons que ces réponses d'élèves et de maître ne sont pas des fictions : elles expriment de réelles opinions. Dieu me garde de supposer que tous les professeurs de l'enseignement secondaire aient véritablement des convictions classiques portées au degré de pédanterie que l'on vient de voir. Mais il en est pourtant qui les ont, et qui ne voient l'enseignement que sous cette face *antique et solennelle* de sa banalité païenne. D'ailleurs, qu'importent les sentiments intimes et les convictions personnelles de chacun des maîtres? La tradition classique et la servitude des programmes étendent également sur tous leur niveau inintelligent. On doit subir cette force aveugle, et quoi qu'on pense en soi-même, on ne peut faire seul une révolution; il faut bien accepter la méthode régnante. Et ainsi, de fait, nonobstant les divergences d'opinion et de tendance, l'enseignement classique, dans son ensemble, répond bon gré mal gré à la notion qui vient d'en être donnée.

Or, je demande ici pardon aux mânes des vieux pédagogues de nos siècles classiques. Sous les bosquets des Champs-Élysées où ils s'entretiennent, couronnés du myrte sacré, avec les ombres de Cicéron et d'Homère, ils vont sans doute bondir d'indignation en entendant mon blasphème. Je dirai néanmoins ce que je pense : j'en ai le droit et c'est pour cela que j'écris. Un enseignement de cette sorte ne peut, selon mes sentiments, se mieux définir que par le mot dont le bon sens populaire avait fait, sous une république plus joyeuse que celle d'aujourd'hui, le synonyme de ces trois noms fameux : liberté, égalité, fraternité,

Non, je ne regarde pas comme sérieux un enseignement qui ne consiste qu'à faire étudier les pâles sottises de la mythologie, les ridicules fictions des poëtes, les fausses vertus de faux grands hommes, des livres vides de vérité, semblables seulement à l'airain sonore et à la cymbale retentissante, les maximes orgueilleuses et mensongères de ce qu on appelle la logique antique, l'art de faire rouler avec harmonie une phrase creuse à la manière d'un rhéteur athénien, ou de faire ré-

sonner à grand bruit un lieu commun républicain à la façon d'un tribun du peuple de Rome.

Non, je ne crois pas qu'on fasse des hommes par un enseignement où l'on ne s'applique qu'à la forme, où l'on ne donne en pâture à l'intelligence et au cœur que des mots ; où l'on ne fait vivre l'enfance qu'au milieu du sophisme et de tout ce qu'il y a de plus léger, de plus vain, et trop souvent aussi de plus honteux. Et si l'on me répond qu'au moins l'imagination, qu'au moins le goût se développent par l'étude de la belle forme, je réponds que ce développement est mauvais, et que je le hais, parce qu'il ne s'opère pas dans les conditions nécessaires de vérité et d'honnêteté. L'âme humaine ne peut développer ses facultés régulièrement et complétement que dans le sérieux, dans le vrai et dans le bien, et votre méthode d'instruction la place dans le frivole, dans l'erreur et dans le mal. Je ne trouve pas dans l'atmosphère de l'éducation classique le degré de salubrité indispensable pour la santé des âmes. Cette imagination que vous cultivez au milieu des conceptions malsaines du paganisme, je ne vois en elle qu'une fleur croissant dans un marais fangeux, et s'imprégnant immanquablement des miasmes qui s'exhalent autour d'elle.

Mais j'entends qu'on me dit : Vous allez trop loin. A quoi bon tant invectiver contre le paganisme? Ce pauvre paganisme de l'enseignement classique n'est pas si abominable que vous le faites. C'est un paganisme bien mitigé, bien adouci, bien inoffensif : personne de ceux qui l'enseignent ou qui l'étudient ne croient à ses dieux, ni à leur divinité, à ses héros, ni à leur héroïsme, à ses sages, ni à leur sagesse. En résumé, ce paganisme n'est qu'une plaisanterie.

Et précisément, voilà ce que je reproche à l'enseignement classique, d'avoir pour base quelque chose d'aussi sot, et d'aussi vain. Je suis irrité de voir des gens qui prennent cet enseignement au sérieux, et je leur demande ce qu'ils trouvent là qui puisse former l'intelligence de l'homme, cette noble faculté du vrai, et son cœur, faculté du bien, et même qui puisse former vraiment le goût, puisqu'il est incontestable

qu'aucune formation sérieuse ne peut avoir lieu dans le faux et dans l'absurde.

Je trouve dans l'opinion publique une preuve que l'enseignement classique n'est pas sérieux. L'opinion publique se moque de cet enseignement. Il est vrai que l'opinion publique se moque de bien des choses ; mais il faut voir de quelle manière. Il est une moquerie qui est l'expression de la haine : elle est avant tout menteuse ; elle attaque avec colère, et c'est sur les personnes et les choses dignes de respect qu'elle déverse son fiel : de plus, elle est ordinairement le fait d'un petit nombre. Mais il est aussi une moquerie qui est l'expression du bon sens, qui a plus d'esprit que d'aigreur, qui lance ses traits où ils doivent être placés. Cette moquerie est, plus que la première, l'expression d'un sentiment général et vrai, et à part les exagérations inévitables, elle est ordinairement juste. C'est cette sorte d'ironie qui jadis tournait en ridicule la médecine pédante, non pas la science sérieuse, mais la fausse science, la science des vaines formules, des puériles formalités, et des traditions routinières. Et c'est elle aussi qui a poursuivi, qui poursuit encore, et qui poursuivra toujours, tant qu'il subsistera, l'enseignement classique.

Si je parle des moqueries des écoliers, on me jettera incontinent à la face que cet âge est sans pitié, que, pour le plaisir de se moquer, il foulerait aux pieds toute pudeur, que, d'ailleurs, il n'est pas étonnant que la victime murmure contre le bourreau, et que les écoliers sont trop intéressés dans la cause pour qu'on tienne compte de leur suffrage. Malgré toutes ces raisons, mon avis est pourtant qu'on doit en tenir compte. C'est là, il me semble, un suffrage qui a sa valeur, et ce suffrage est universel.

Nous avons déjà parlé de la classe des paresseux proprement dits. Elle est nombreuse et forme, il faut bien qu'on l'avoue, une portion notable de la jeunesse enseignée. A côté de cette classe s'en trouve une autre plus nombreuse encore, et toutes deux réunies comprennent la presque totalité des écoliers. Cette seconde classe est la classe des enfants qui, sans

être paresseux, suivent l'enseignement classique parce qu'il le faut, et n'y trouvent vraiment que bien peu de charmes. Les grandes raisons qu'on leur donne ne les persuadent guère, et dans toutes ces beautés qu'on leur fait étudier ils voient beaucoup de choses dont on doit se moquer et peu pour lesquelles on peut se passionner. Le principal lien qui les attache à l'étude, c'est la nécessité; et quand la nécessité n'existera plus, ils rejetteront le bagage classique sans nul respect et diront très-volontiers adieu à tous les lieux communs, à tous les rhéteurs, à tous les phraseurs de l'antiquité.

Donc, si l'on considère la grande masse de ceux qui suivent l'enseignement classique, on trouve une portion considérable qui le déteste, une autre portion plus considérable encore qui ne l'aime pas : et tous ou presque tous qui s'en moquent. C'est le très-petit nombre qui éprouve un goût sincère pour ce genre d'études et qui s'y attache sérieusement. Et encore, presque toujours, le font-ils sans savoir pourquoi, et simplement sur l'autorité du maître, devant changer d'avis plus tard, quand ils penseront par eux-mêmes.

Mais quoi donc, dira-t-on, est-ce que tous les élèves détestent leurs maîtres? Est-ce que tous les élèves se moquent de leurs maîtres? Est-ce que tous les élèves n'emportent des maisons où ils ont reçu l'enseignement que des souvenirs si vides de sympathie? — Je ne le prétends point. Les faits me démentiraient, sinon dans les maisons d'éducation universitaire, au moins dans les maisons chrétiennes.

Mais il est une distinction qu'il importe de ne pas oublier. Dans les maisons d'éducation chrétienne, à côté de l'instruction, se trouve l'éducation; à côté du professeur se trouve le père, et souvent le prêtre. Or, les élèves peuvent aimer le père, respecter le prêtre, garder un pieux souvenir de l'éducation et de la maison où ils l'ont reçue; mais ces sympathies n'empêchent point qu'ils puissent n'avoir, et n'aient, en réalité, aucun attachement pour l'enseignement classique, pour les livres classiques, pour les devoirs classiques, pour tous les lieux communs classiques. Ces sympathies n'empêchent point

que la grande majorité de ceux qui ont reçu ou reçoivent l'enseignement classique ne s'en moquent, quelqu'amour qu'ils aient d'ailleurs pour les maîtres dont ils l'ont reçu.

On aura beau se réfugier dans toutes les raisons que l'on voudra. Le peu d'estime qu'on a généralement pour tout ce qui est de l'enseignement classique est un fait indéniable. Je ne parle pas seulement ici de l'opinion des écoliers actuellement sur les bancs, mais de l'opinion universelle. Parmi tant de choses dont on se moque, l'enseignement classique est un des buts de raillerie les plus visés. Qui n'a ri des niaiseries mythologiques, des dieux d'Homère, des sages de la Grèce, et de l'Aurore aux doigts de rose? Qui ne s'est moqué des livres où jadis il étudiait toutes ces choses intéressantes? Qui n'a tourné en ridicule ces figures de rhétorique ou de littérature dont les mille noms grotesques remplissent les traités? Qui ne s'est amusé de ce type classique du vieux pédant, à l'allure solennellement guindée, au style ampoulé, aux phrases hérissées de grec et de latin? Dans cette vaste comédie dont le genre humain, par un certain côté, nous donne le spectacle, je vois véritablement peu de parties qui tiennent autant de place sur la scène que le pédantisme. L'on rit de tout cela, et l'on fait bien; c'est la raillerie du bon sens. L'on s'en rit parce qu'on n'y trouve que du creux et du ridicule.

Si l'enseignement classique reposait sur un fond solide, s'il donnait aux âmes un aliment substantiel, si, en place de lieux communs, il enseignait des vérités, il ne serait pas ainsi l'objet de la raillerie universelle. S'il offrait à l'intelligence ardente et naturellement droite de la jeunesse des objets dignes de foi et d'amour, elle se passionnerait et on ne la verrait pas, comme on la voit, se traîner languissante sur les traces flétries du paganisme; on ne compterait pas sur les bancs des colléges, d'un côté tant de fruits secs croupissant dans une honteuse ignorance, et d'un autre côté tant de jeunes gens étudiant sans goût et sans plaisir, courbés par la seule nécessité sur des livres dont ils ne garderont qu'un souvenir ironique. Ils s'en moquent au collége; ils s'en moquent encore plus tard.

Un enseignement qui s'appuierait sur des principes vivants pourrait être raillé de quelques-uns, mais cette raillerie ne serait que la grimace du mauvais esprit; il pourrait être haï et calomnié, comme tout ce qui est bon, mais il serait respecté. Le manque universel de respect qui entoure l'enseignement classique, indique qu'il n'est pas une chose sérieuse.

Mais alors pourquoi s'y attache-t-on avec tant de persistance? Nous l'avons déjà dit, et on ne peut trop le redire, on s'y attache par la force de la routine. Cet enseignement a cours; il est admis qu'il est bon, qu'il est le meilleur : cela est écrit dans les traités classiques, affirmé dans les traditions classiques. On s'y tient, on ne discute pas, on accepte la méthode, le système, les auteurs. Les jeunes prennent les idées des vieux. On s'enferme dans les classiques, on borne là tout son horizon : on s'imagine que cette sphère étroite est le monde tout entier de la littérature et de la pensée, comme un homme qui serait enfermé dans une île resserrée et se persuaderait que cette île est toute la terre.

Pour finir par une comparaison, l'enseignement classique me paraît semblable à quelque vieille statue, raide, guindée, mutilée, assez sale, qui serait élevée sur une place publique. Les enfants viennent jouer autour, grimpent dessus sans respect, lui jettent des pierres et de la boue : les passants en rient. Mais la vieille statue toujours raide, toujours guindée, toujours mutilée, toujours sale et toujours bafouée, demeure toujours sur son piédestal, sourde, aveugle, immobile, défiant le bon sens et triomphant des vicissitudes du temps.

L'abbé Petit.

VARIA.

UNE BELLE RUINE D'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE.

Autour de la vieille cathédrale suédoise d'Upsal, bâtie au XIII[e] siècle sur le modèle de Notre-Dame de Paris et, dit-on, par le même architecte, la foi avait fondé en 1476 une splendide Université.

Les luthériens ont, à force de persécutions sanglantes, et avec l'appui du césarisme royal, éteint presque le catholicisme en Suède et confisqué la belle cathédrale et la glorieuse Université.

Néanmoins le *Journal officiel* de France (1) constatait naguère les splendeurs continuées de cet établissement enlevé à ses fondateurs et, à ce propos, il ajoute quelques mots de l'origine, qui montrent assez comment l'Église catholique sait semer et faire d'éternelles racines.

C'est en 1285, à Paris, à l'ombre de notre Sorbonne naissante (1252), sous saint Louis, qu'un riche Suédois, André Aud, bon catholique, donna à ses compatriotes sa propre maison qu'il habitait dans la rue Serpente, afin d'y placer les étudiants ses compatriotes.

On voit encore, dans la petite rue qui continue à serpenter dans le vieux Paris, ce premier établissement qui fut le berceau d'une des plus grandes Universités du monde.

Pour faire vivre les étudiants Suédois de la rue Serpente, il fallait plus que les murs de la maison et les cours de J. Sorbon; l'archevêque d'Upsal, homme de grande foi et dont le siége est souillé aujourd'hui par un primat hérétique, l'arche-

(1) 11 avril 1875.

vêque catholique d'Upsal prit sur ses dîmes de quoi doter les douze élèves qui logeraient dans la maison d'études.

Ses successeurs accrurent ces dotations et donnèrent de célèbres règlements à ce qu'on pourrait appeler l'Université suédoise de Paris.

Ce fut évidemment sous l'influence de ce mouvement qui amenait ces étudiants du nord vers les institutions scolaires de saint Louis, que les archevêques d'Upsal attirèrent dans les régions glaciales de leur pays les architectes de *Notre-Dame*, pour bâtir de 1258 à 1435 la cathédrale d'Upsal sur le même modèle. Elle subsiste splendide sous son toit de cuivre, fière de conserver les cendres des rois et des grands hommes qu'aucune profanation n'en a arrachées.

Cependant, vers la fin du xv[e] siècle, les études baissant à Paris, les archevêques qui avaient déjà obtenu l'envoi de maîtres italiens de Rome, obtinrent, le 28 février 1476, la bulle d'institution d'une Université à Upsal même, où elle s'ouvrit l'année suivante. On vit commencer des splendeurs qui étonnent encore, bibliothèque, observatoire, théâtre d'anatomie, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, séminaire pour les prédicateurs, académie des sciences, société de cosmographie, etc. Le premier méridien de Suède fut celui d'Upsal.

Cette fondation préparée si longtemps, amenée à un si heureux résultat, n'eut qu'une durée d'un demi-siècle ; l'hérésie triomphante, conduite par Gustave Wasa, marcha contre Upsal, battit l'archevêque Troll ; la foi catholique qui avait de profondes racines souleva, en vain, à diverses reprises les provinces ; l'heure des ténèbres était arrivée.

L'argenterie des églises, les deux tiers des dîmes, les châteaux des évêques passèrent aux mains de l'État pour payer des dettes révolutionnaires énormes.

Un primat luthérien hérita des grandeurs des archevêques d'Upsal et s'appella le vice-chancelier de l'Université devenue protestante ; quant au chancelier, il est nommé directement

par le roi, comme il convient dans un État protestant et libéral.

Tel est le tableau rapide de ce que fut l'Université d'Upsal, qui demeure aujourd'hui avec ses amoindrissements quelque chose d'aussi considérable que les grandes Universités catholiques d'Angleterre, confisquées par la réforme de Henri VIII et de ses successeurs.

Or, le *Journal officiel* auquel nous empruntons quelques-uns des détails ci-dessus, ne s'aperçoit même pas de la question religieuse qui enveloppe cette histoire et de la grande catastrophe de l'envahissement de Luther. Il ne prononce ni l'adjectif *catholique* ni l'adjectif *luthérien*, il termine seulement par cette étonnante remarque :

« L'Université d'Upsal doit nous intéresser d'autant plus que nous ne pouvons oublier qu'elle est fille de *notre* vieille Université de Paris. »

Ne croirait-on pas que l'Université actuelle de France se croit quelque parenté avec le passé tout catholique de l'enseignement de France, et que l'Université actuelle d'Upsal, instituée par les Papes comme la Sorbonne sous l'inspiration de saint Louis, est simplement la continuation par Luther de ce qui a été fondé par l'Église?

L'auteur modéré du journal sans religion et sans doctrine de l'État, insinue cependant la conversion du catholicisme au luthéranisme par une petite légende anodine qu'il faut comprendre et qui semble là comme un simple sourire.

La voici : « Le vent du nord fait rage autour de la cathédrale d'Upsal et ce, avec une persistance si diabolique, qu'on n'a pas cru pouvoir l'expliquer par le thermomètre..... et voici ce qu'on raconte :

« Un jour le diable et le vent du nord, voyageant de compagnie, passaient à Upsal :

« — Vent du nord, mon ami, dit le diable, attends-moi un peu en te promenant autour de l'église, pendant que je vais faire une petite visite à mes amis les théologiens de l'Univer-

sité d'Upsal, pour causer avec eux de quelques points de casuistique.

« Et depuis ce jour, qui date de longtemps (1523), le vent du nord attend toujours, en se promenant autour de la cathédrale d'Upsal, que le diable ait fini sa visite. »

L'Église catholique attend aussi, et elle est patiente parce qu'elle a la durée.

V. P. B.

LES COURONNES DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

Nous enregistrons quelques-uns des noms illustres que peut, à divers titres, revendiquer l'Enseignement chrétien, et qui viennent, depuis peu de semaines, d'être inscrits sur des tombeaux.

En rappelant ces souvenirs à nos lecteurs et en leur demandant de nous aider à en rappeler d'autres, nous sollicitions spécialement des prières, des chrétiens se souviennent des morts pour ce premier motif. Nous espérons, d'ailleurs, que ces hommes qui ont combattu le bon combat et consommé leur course, nous obtiendront du Ciel les secours que les temps nouveaux dans lesquels nous entrons rendent nécessaires.

Voici les noms :

Mgr Plantier (25 mai), Évêque de Nimes (dont nous donnons plus haut la biographie). Son illustration a commencé à Lyon dans le professorat. Il aimait à raconter qu'il avait commencé sa vie d'écolier comme élève des Frères des écoles chrétiennes, il continua chez son curé et finit au petit séminaire de l'Argentière ; c'était un élève brillant, et il lui arrivait d'écrire sa copie de vers latins avec succès pendant que le professeur dictait la matière de composition.

On voit que, même avant la liberté d'Enseignement, sous les odieuses entraves de Juillet 1830, alors qu'on poursuivait Lacordaire et Montalembert pour avoir donné dans un externat quelques leçons à des enfants chrétiens, l'Église avait néanmoins la force de produire des hommes.

Remarquons que Mgr Plantier n'avait pas le droit de devenir bachelier ès-lettres ; les élèves des petits séminaires et ceux des Jésuites

instruits à Brugélettes et Fribourg, étaient exclus de la fameuse peau d'âne de l'État réservée aux seuls élèves des colléges royaux.

N'est-ce point là un nouvel argument contre les efforts de l'État enseignement pour retenir au moins des lambeaux de ses diplômes!

Le T.-R. P. Freyd, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, ancien professeur de théologie à Strasbourg, supérieur du séminaire français à Rome, ami du Pape Pie IX.

Nous donnerons un article nécrologique étendu sur ce religieux qui a été une des illustrations de l'Enseignement de l'Église, et dont la perte est en ce moment un deuil dans tous les diocèses de France comme à Rome.

M. l'abbé Cochet, savant archéologue, s'est éteint à Rouen, le 1er juin, la veille des grands hommages rendus dans cette ville à un athlète de l'Enseignement chrétien : le vénérable La Salle.

Un moment aumônier de lycée avant la liberté de l'Enseignement, M. l'abbé Cochet se livra de bonne heure aux grands travaux qui l'ont fait surnommer « le créateur de l'archéologie franque et de l'archéologie sépulchrale ».

Ce savant, indépendamment d'une foule de mémoires précieux et de brochures intéressantes, nous laisse *quatorze volumes* traitant *ex-professo* de l'archéologie de notre pays, et tout spécialement de l'archéologie chrétienne. La plupart de ces livres si sérieux et bon nombre des brochures, ont obtenu le succès de plusieurs éditions.

La France perd assurément en lui un de ses savants les plus laborieux et les plus éminents, et l'Enseignement libre un des hommes modestes destinés à illustrer l'Enseignement supérieur catholique.

L'abbé Jolibois (26 mai), curé de Trévoux, ancien professeur au Petit-Séminaire de Meximieux, où il a eu pour élève et disciple l'abbé Gorini.

Cet humble professeur de Petit-Séminaire, qui devait, comme couronnement de ses travaux scolaires, finir sa carrière dans les bonnes œuvres et le ministère pastoral, savait, comme on les sait rarement, les langues vivantes et les langues anciennes.

« Il connaissait l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, le celtique, les langues anciennes, traduisant Prescott et Stolberg; comme géographe, il défiait les voyageurs par sa prodigieuse mémoire (1). »

Ce curé d'une petite ville, qui lègue à l'établissement d'éducation

(1) *Revue Bibliographique Universelle.*

des Chartreux de Lyon une magnifique bibliothèque, n'était certes pas indigne d'occuper une chaire dans l'Enseignement supérieur libre et catholique, s'il eût existé les années précédentes.

Il laisse un grand nombre de dissertations savantes, qui dénotent le professeur de hautes études; nous remarquons le titre de l'une d'entre elles : *Dissertation sur l'utilité de l'étude de l'antiquité ecclésiastique.*

M. ARMAND RAVELET (2 juin), docteur en droit, rédacteur en chef du journal le *Monde*, auteur de l'*Histoire du vénérable Jean-Baptiste de La Salle, fondateur des Écoles chrétiennes*, du *Traité des Congrégations religieuses, Commentaire des lois et de jurisprudence*; *des Jésuites et des associations religieuses devant les lois prochaines*, et de plusieurs autres ouvrages de polémique religieuse.

M. A. Ravelet avait débuté dans la vie par s'occuper des enfants pauvres. « Il s'était consacré aux œuvres ouvrières, dit le *Bulletin de l'Union*, aux temps héroïques de ces œuvres à Paris. Nous nous souvenons avec quel zèle le jeune avocat se transportait plusieurs fois chaque semaine au bout de cette longue rue de Charonne, au faubourg Saint-Antoine, où il avait établi le centre de ses opérations; c'était alors un pays ennemi, les murs étaient encore lézardés, çà et là, à la suite des combats de juin 1848, qui se terminèrent de ce côté; les colères étaient toujours vivaces, le mouvement catholique n'avait reçu aucune impulsion ; ce quartier des travailleurs semblait à jamais séparé de la société qui le redoutait.

« M. A. Ravelet, avec l'ordre, la précision, la méthode qui caractérisaient son extrême douceur, allait présenter les petits écoliers que lui donnait la première communion de chaque année dans ces farouches ateliers; il stipulait péniblement la liberté du dimanche à *midi*, la seule liberté qu'on pût obtenir alors au faubourg, et puis allait, la semaine suivante, revendiquer la liberté qui n'avait pas été donnée le dimanche précédent. Quel labeur, quelle lutte, et le dimanche, pour se reposer, quelle activité dans ce misérable terrain qu'on appelait le patronage Sainte-Anne! A voir la maison et le mobilier, on ne se fût jamais douté qu'on fut dans le quartier où se fabriquent en abondance les plus beaux meubles du monde... »

C'est dans ce patronage d'apprentis illettrés que M. Ravelet puisait la vocation de l'Enseignement supérieur catholique, auquel le monopole universitaire ne lui a pas permis de se livrer.

Il aborda donc la seule chaire qui fut ouverte à l'Enseignement

libre, la *presse catholique*, il préféra la *presse* au *barreau*, parce qu'il y avait plus de bien à faire ; peu lui importait dès lors qu'il y eût pour lui moins de profits.

M. A. Ravelet fut enlevé subitement, à quarante ans, aux espérances de l'Enseignement supérieur du droit, le 2 juin, jour où l'on acclamait, à Rouen, le vénérable de La Salle, dont il avait été le récent historien (1), au commencement de ce mois où, jour de la consécration au Sacré-Cœur, la liberté de l'Enseignement supérieur devait remporter un premier triomphe devant la Chambre.

Nommons encore, dans cette longue liste qui n'est pas close, M. Xavier de Fontaine, ancien rédacteur de l'*Univers* et du *Monde*, mort à Versailles le 15 mai, à l'âge de 54 ans.

L'IMAGERIE POPULAIRE D'ÉPINAL (2).

Le Congrès de Lyon et la dernière assemblée des Comités catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, ont appelé l'attention sur une imagerie bien autrement répandue que les emblèmes et les images à surprises qui abondent chez nos éditeurs de Paris, sur l'imagerie populaire d'Épinal.

On pourra objecter peut-être que cette question sort du domaine de l'art, et que votre Commission d'art chrétien n'est pas appelée à l'aborder. Tel n'a pas été son avis ; elle a pensé, au contraire, qu'elle ne devait se désintéresser d'aucune des manifestations de l'art religieux si faible et si rudimentaire qu'elle fût.

Les images d'Épinal pénètrent partout, et indépendamment du bon marché, qui fait une partie de leur succès, leurs grandes dimensions et l'éclat, souvent peu artistique il est vrai, de leur coloris, leur assurent une popularité qu'aucun autre genre d'images ne saurait atteindre.

Or, ces images sont trop souvent employées à la diffusion de

(1) Le remarquable article de M. Ravelet dans la *Revue du Monde Catholique*, intitulé : *Les Petites Écoles du seizième siècle et le vénérable de la Salle* avait été une des préparations de la fête de Rouen.

(2) Extrait d'un rapport présenté au Congrès des Comités catholiques, le 2 avril 1875, par le R. P. Germer-Durand.

tout autre chose que des pensées religieuses et morales. Les succès scandaleux du théâtre de bas-étage trouvent dans l'imagerie d'Épinal un moyen facile de propagande, et ne s'en servent que trop. Les planches éditées pendant ces dernières années en font foi. D'autre part, les Contes de Perrault prennent la place des légendes des Saints ; on veut chasser Dieu de l'Imagerie comme de l'école.

Les sujets de *sainteté* figurent encore sur les catalogues des éditeurs, mais on a grand peine à les trouver dans les dépôts pour la vente au détail ; nous en avons fait l'expérience à Paris. Il faut ajouter que la plupart de ces images religieuses sont d'une simplicité d'exécution qui dénote l'ancienneté des planches et le peu de souci des éditeurs de développer cette branche importante de leur industrie.

Cependant l'examen de ces épaves de l'Imagerie que le peuple chrétien appréciait jadis, à cause du fond plutôt que de la forme, nous a conduit à faire sur la question générale de l'Imagerie une observation utile à noter.

Quand les imagiers d'Épinal ont voulu faire des images pieuses, ils ont choisi les sujets que leur indiquait la tradition. Ils ont peint d'abord Jésus-Christ et l'Évangile ; en second lieu, la très-sainte Vierge et les diverses madones vénérées dans les pèlerinages. En troisième lieu, les Saints dont la série comprenait en particulier : les Apôtres, les Patrons des corps d'état, les Patrons des pays, des provinces, des villes, etc.

Or, si revenant d'Épinal à Paris, nous jetons les yeux sur les devantures des marchands d'images de piété, qu'y voyons-nous ? Les sujets que nous venons d'indiquer, les Saints surtout, ont été laissés de côté, et ont été remplacés, pour la grande majorité des estampes, par des emblèmes empruntés à un mysticisme de convention, souvent fade, qui peut produire, sans doute, une bonne impression sur les cœurs, mais qui n'est jamais un enseignement positif et solide comme le serait le portrait d'un saint avec ses attributs traditionnels et accompagné d'une notice ou d'un cantique sur ses miracles et ses vertus.

Là est la source du mal, on veut remplacer la *sainteté* par une

piété mal comprise. Le jansénisme, qui a exercé en France une si longue et si fâcheuse influence, a tué le culte des Saints et a voulu y suppléer par le mysticisme. Or, le mysticisme est bon, à condition qu'on l'apprendra de la bouche des Saints qui l'ont pratiqué et en ont été les modèles, et non pas de la fantaisie du premier imagier venu. (Très-bien!)

Pour que l'imagerie religieuse soit saine, il faut qu'elle rentre dans sa voie véritable qui est d'honorer les Saints. Les artistes n'auront qu'à lire leurs vies pour y trouver de fécondes inspirations, et le développement du culte des Saints sera plus utile au bien des âmes que le mysticisme de convention qui affadit les cœurs et excite, souvent avec raison, les moqueries des libres-penseurs. (Très-bien! très-bien!)

Revenons à la pratique après ce court exposé de théorie, et constatons que les images religieuses d'Épinal, dans la simplicité de leur dessin et le ton criard de leur coloris, étaient plus près de la vérité que l'imagerie parisienne dont nous déplorons à bon droit les abus. (Assentiment général.)

On a cité à la Commission un éditeur d'Épinal qui a publié récemment quelques sujets tirés des compositions des grands-maîtres, et un catéchisme où la doctrine chrétienne est très-habilement résumée en un vaste tableau. Cet éditeur se montre disposé à marcher dans cette voie, et offre de faire traiter par ses dessinateurs les sujets qui lui seraient indiqués avec une certaine précision.

Il y a là, Messieurs, une œuvre à faire au point de vue du bien des âmes. Dans les missions à la campagne, que le Jubilé va multiplier cette année, les prédicateurs ont souvent recours à l'imagerie d'Épinal pour laisser dans chaque famille un souvenir de ces grandes journées qui impressionnent si vivement les âmes, et dans beaucoup d'écoles, pour ne pas dire dans toutes, un des moyens ordinaires d'émulation est la distribution des feuilles d'images.

L'invention de l'école sans Dieu a amené la publication d'images absolument insignifiantes, intitulées : « *Jones l'orgueilleux,* » « *Robert le petit fugitif,* » « *Ce que coûte un men-*

songe, » etc., où l'on s'applique à faire aux écoliers la morale sans Dieu; nous devons réagir contre cette invasion d'athéisme pratique.

L'histoire des Saints enfants, il y en a de canonisés, fournirait aux écoliers des leçons bien autrement utiles que l'histoire de Gribouille ou de Jean-Paul Chopart, et il y a un sérieux intérêt pour le bien, à perfectionner et améliorer un genre d'images qui exerce une véritable influence sur l'éducation du peuple. (Oui! oui! — Très-bien! très-bien!)

La Commission de l'Art chrétien propose donc à votre approbation le vœu suivant :

« Que les Sociétés d'art chrétien et les œuvres de propagande encouragent les éditeurs d'images populaires, et spécialement ceux d'Épinal, à publier des images religieuses; et en favorisent la diffusion dans les écoles, dans les ateliers et dans les campagnes. » (Vive approbation.)

LES VOCATIONS.

Mgr Bataille, évêque d'Amiens, vient de faire un mandement spécial au clergé et aux fidèles, pour signaler le malheur de l'absence de vocations ecclésiastiques suffisantes et pour condamner le discrédit où est tombé dans le monde, même chrétien, la plus sublime des vocations.

Voici les dernières lignes de ce Mandement, qui contiennent un appel qui sera certainement entendu de plus d'un Samuel :

« Pour vous, N. T-C. F., que Dieu n'a point placés jusqu'ici à la tête d'une famille ou qui ne comptez aucun Samuel (1) parmi ceux dont se réjouit votre foyer chrétien, priez, ah! priez avec nous le Père céleste de multiplier les vocations dont le diocèse a tant besoin, et d'envoyer des ouvriers à ces paroisses qui les attendent, *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam* (2). Vous avez été jusqu'à ce jour généreux dans vos aumônes pour l'Œuvre de nos

(1) I *Rois*, III, 12
(2) *Matth.*, IX, 38.

Séminaires, soyez-le plus encore! C'est dans les familles dénuées des biens de ce monde qu'il plaît à la Providence de recruter le plus souvent ses ministres, et elle a en cela ses desseins : le premier est de nous montrer qu'elle aime toujours à se servir de peu pour opérer les plus grandes choses; le second, particulièrement glorieux pour vous, est de vous associer par votre charité aux labeurs et aux succès de l'apostolat. Soutenez de votre fortune les premières études de ceux dont Dieu fera peut-être un jour des Charles Borromée, des François-Xavier, et des Vincent de Paul, et formez ainsi d'autres Christ pour cette génération qui vous les demande.

« Vous nous dites souvent : « Il nous faudrait des prêtres, des « prêtres nombreux et instruits, des prêtres pour les campagnes, « pour les villes, pour l'éducation de nos enfants, pour le ministère « de nos paroisses, pour les missions pour toutes les bonnes « œuvres... » Oui, N. T-C. F., nous le croyons, nous le sentons, nous le voulons comme vous; mais n'oubliez pas que c'est à vous qu'il appartient de les faire, soit en nous donnant vos fils, soit en nous fournissant le moyen d'élever ceux des autres. Ainsi la milice sainte se recrutera comme il convient, les vides seront heureusement comblés, et vous verrez se réaliser, à la gloire de Dieu, à la grande joie de l'Église et pour le bonheur de l'humanité, la promesse du grand Apôtre qui n'est ici lui-même que l'écho de Jésus-Christ, le Prêtre par excellence : Une moisson abondante est assurée à celui qui sème avec profusion, *qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* (1). »

(1) I *Cor.*, I, 27.

ENSEIGNEMENT OFFICIEL.

NOUVEAU RÈGLEMENT DU BACCALAURÉAT ÈS-LETTRES.

Le Ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, a adressé aux recteurs la circulaire suivante, relative à l'application du nouveau règlement du baccalauréat ès-lettres :

Paris, le 7 juin 1875.

Monsieur le Recteur,

J'ai l'honneur de vous adresser, sous forme d'instruction générale, les réponses du Comité consultatif aux diverses questions qui m'avaient été soumises, au sujet de l'application du nouveau règlement du baccalauréat ès-lettres. Je reproduis ces questions l'une après l'autre, en les faisant suivre des solutions adoptées.

1° Le candidat peut-il subir la deuxième partie du baccalauréat ès-lettres devant une faculté autre que celle où il a subi la première partie?

L'administration laisse à cet égard au candidat une liberté complète. Toute restriction présenterait, en effet, des inconvénients qu'il convient d'éviter. Il doit être entendu toutefois que, dans le cas de déplacement du candidat, les notes obtenues dans la première faculté seront nécessairement communiquées à la seconde par les soins du recteur.

2° Pourra-t-on délivrer les pièces et certificats au demi-bachelier?

Cette question est résolue par le règlement du 25 juillet 1874. Il est dit dans ce document, article 17, qu'un certificat d'aptitude, correspondant au premier examen, est délivré au candidat. Cette délivrance est de droit; elle est particulièrement nécessaire aux candidats aux écoles militaires, surtout en présence des dispositions adoptées par M. le Ministre de la guerre (1) et à ceux qui se présenteraient aux examens du baccalauréat ès-sciences. On y joindra, en cas de besoin, l'acte de naissance.

3° L'arrêté du 26 décembre 1874, relatif aux langues vivantes, est-

(1) Il est attribué un avantage de 50 points dans les concours de l'école polytechnique au candidat pourvu du certificat constatant qu'il a subi avec succès la première partie du baccalauréat ès-lettres scindé. A partir de 1878, un avantage de 25 points, en sus, sera attribué au candidat qui produira le diplôme complet. (Dépêches du Ministre de la guerre des 24 février et 16 mars 1875.)

il applicable à toutes les académies, ou seulement aux académies renfermant des lycées où l'espagnol et l'italien sont enseignés?

L'arrêté spécial du 26 décembre 1874, relatif aux langues vivantes, laissait aux candidats à la seconde épreuve du baccalauréat ès-lettres une entière liberté d'option. Un nouvel arrêté, en date du 27 mai 1875, marque d'une manière plus expresse les intentions du conseil supérieur.

En s'inscrivant pour la seconde partie de l'examen, le candidat devra déclarer sur laquelle des deux langues, anglaise ou allemande, il désire être interrogé. Toutefois, le candidat pourra, sur sa demande, être interrogé sur l'italien ou sur l'espagnol dans les académies où ces deux langues sont enseignées. L'anglais et l'allemand sont donc la règle; l'italien et l'espagnol sont l'exception.

4° Doit-on, non-seulement interroger sur les ouvrages de philosophie et sur l'histoire de la philosophie, mais encore faire expliquer ces ouvrages?

Il serait sans doute désirable que, dans les classes de philosophie, les ouvrages grecs et latins prescrits par le programme fussent étudiés dans le texte même. On pourra, dans la seconde partie des épreuves du baccalauréat, chercher à s'assurer, par voie d'interrogation, que ces textes sont connus des candidats; mais en les leur faisant expliquer, on modifierait le caractère spécial de l'examen, et il y aurait là une répétition de la première épreuve, qui porte sur les textes grecs et latins.

5° Dans les épreuves de baccalauréat complet, faut-il faire expliquer les auteurs grecs, latins et français indiqués par l'ancien programme, ou ceux qu'indique le nouveau programme de la deuxième partie du baccalauréat scindé et qui sont les seuls qu'on étudie en philosophie?

La question est résolue par l'article 18 du décret du 25 juillet 1874. Aux termes de cet article, les candidats qui auront échoué à l'examen du baccalauréat en une seule épreuve pourront subir de nouveau cet examen, d'après les règlements des 28 novembre 1864 et 19 mai 1870, jusqu'en novembre 1876, ou, s'ils le préfèrent, se présenter au baccalauréat en deux épreuves.

Ces différences inévitables dans les programmes sont heureusement temporaires. Les listes d'auteurs de l'ancien et du nouveau programme ne sont pas d'ailleurs si divergentes que la préparation pour le second ne puisse servir utilement pour le premier.

6° Un candidat peut-il être admis par compensation s'il a obtenu la note *nul* dans l'une des parties de l'examen ?

Question résolue par l'article 11 du décret du 25 juillet. Il y est dit, en effet, que toutes les parties de l'examen sont obligatoires ; la note *nul* entraîne donc l'ajournement du candidat, mais après délibération du jury.

7° La liste des auteurs grecs, fixée par l'arrêté du 14 juillet 1874, n'est-elle applicable qu'aux candidats du bacalauréat scindé ?

Cette question est déjà traitée au paragraphe 5 de la présente circulaire.

8° Les langues vivantes seront-elles demandées à tous les candidats indistinctement, ou seulement à ceux d'entre eux qui se présentent pour la deuxième partie de l'examen ?

Le régime des épreuves du baccalauréat n'est pas modifié pour les élèves qui subissent le baccalauréat complet, dans les conditions précédemment indiquées (§ 5) ; les langues vivantes ne sont exigées que dans la seconde partie de l'examen du baccalauréat scindé.

9° Quel examen aura à subir le candidat bachelier ès-sciences qui se présente aux épreuves du baccalauréat ès-lettres ?

Il y aura lieu nécessairement de le dispenser, à la seconde partie de l'examen du baccalauréat ès-lettres, de toutes les épreuves scientifiques ; son titre de bachelier ès-sciences l'en affranchit.

10° Comment doivent être interprétés ces mots : « Jusqu'à la fin de l'année scolaire 1874-1875... » par lesquels débute l'article 17 du décret du 25 juillet 1874 ?

L'année scolaire expire au mois d'août. Cependant, la session de novembre étant spécialement réservée aux élèves qui n'étaient pas en mesure de se présenter à la session précédente et à ceux qui auraient échoué dans cette même session, il a paru équitable d'entendre l'article sus-visé dans son sens le plus libéral.

A la suite de ces questions se place un vœu auquel je dois répondre. — On désirerait que le programme, pour les principales notions de rhétorique et de littérature classique, fût défini. Mais on ne prend pas garde que la Faculté est tenue de se référer, dans ses inte rogations, au plan d'études des lycées. Or, il est prescrit aux professeurs de l'enseignement secondaire d'accompagner toute explication grecque, latine ou française, des notions de rhétorique, de littérature et d'histoire, nécessaires pour l'intelligence des auteurs. Le cercle des questions posées au baccalauréat est ainsi tracé par le plan d'études.

L'article 16 de l'arrêté du 25 juillet 1874, en mentionnant les « interrogations sur les principales notions de rhétorique, » n'ajoute rien d'ailleurs aux exigences de l'arrêté de 1864; il se borne à préciser un fait acquis : la connaissance nécessaire des dites notions. J'ajoute que le plan d'études déjà cité débute au chapitre de la rhétorique par ces mots : Notions principales de rhétorique. » Il y a donc accord intime entre le plan et l'arrêté; il n'y a pas innovation.

Quant aux « interrogations sur les principales notions de littérature classique » (art. 16 de l'arrêté du 25 juillet 1874), elles ont toujours été exigées. Le règlement de 1864 dit expressément, à propos de l'explication des auteurs prescrits pour la classe de rhétorique, que « le candidat doit répondre aux questions de littérature et d'histoire qui se rattacheraient naturellement à cette explication. » Du reste, ces questions doivent être limitées aux objets qu'il n'est pas permis à un candidat d'ignorer, lorsqu'il se présente à l'examen après des études sérieuses.

L'application du nouveau règlement pour le baccalauréat ès-lettres a suscité également plusieurs questions qui se rattachent à l'examen du baccalauréat ès-sciences.

On demande : Si le candidat reçu à la première partie du baccalauréat ès-lettres scindé, et qui se présente au baccalauréat ès-sciences complet, sera dispensé des épreuves littéraires; quelles seront celles de ces épreuves qu'il n'aura pas à subir, et sur quelle partie du programme d'histoire et de géographie il ne sera pas interrogé.

L'arrêté du 25 mars 1865, relatif à l'examen du baccalauréat ès-sciences, présente les dispositions suivantes pour les matières littéraires de l'examen.

« L'épreuve écrite comprend :

« 1° Une version latine de la force de celles qu'on donne dans la classe de mathématiques élémentaires, 2e année;

« 2° L'épreuve orale commence par l'explication à livre ouvert d'un auteur latin et d'un auteur français indiqués au candidat par le président du jury, parmi les auteurs prescrits pour la classe de mathémathiques élémentaires, 2e année;

« 3° Le candidat est, en outre, interrogé sur une langue vivante (anglais, allemand, italien, espagnol);

« 4° Des questions sont posées sur l'histoire et la géographie et sur la philosophie. (Cet enseignement en mathématiques élémentaires comprend le résumé des cours d'histoire et de géographie des classes

de rhétorique et de philosophie, ainsi que le résumé des cours de philosophie). »

Mais le même règlement, en son article 25, porte ce qui suit :

« Les candidats qui produisent le diplôme de bachelier ès-lettres sont dispensés de la partie littéraire des épreuves du baccalauréat ès-sciences. »

Le candidat qui produit le diplôme de bachelier ès-lettres complet, est donc dispensé de toute épreuve littéraire.

Quant aux candidats qui ne produiront que le certificat d'aptitude pour la première partie de l'examen du baccalauréat ès-lettres, ils seront dispensés des épreuves littéraires du programme de cette première partie, c'est-à-dire de la version latine, de l'explication des auteurs latins et français, du résumé du cours d'histoire et de géographie qui correspond à la rhétorique. Mais ils seront interrogés sur le résumé du cours d'histoire et de géographie qui correspond à la classe de philosophie; sur le résumé du cours de philosophie de la classe de mathématiques élémentaires et sur les langues vivantes.

Pour l'histoire et la géographie, les facultés sont invitées à renfermer, en 1875, les questions posées au candidat dans les limites et le résumé des questions communes aux programmes de 1865 et de 1874; à partir de juillet 1876, les questions seront circonscrites dans les limites du plan d'études du 23 juillet 1874.

Pour la philosophie, les candidats seront interrogés, à leur choix, sur les questions communes à l'ancien et au nouveau programme, ou sur le résumé du programme de 1865.

Quant aux langues vivantes, les conditions de l'épreuve orale que les candidats ont à subir sont déterminées par les arrêtés du 26 décembre 1874 et du 27 mai 1875.

Enfin, on a demandé si le certificat d'aptitude, correspondant à la première partie des épreuves du baccalauréat ès-lettres scindé, peut tenir lieu de certificat de grammaire pour prendre des inscriptions d'officier de santé et de pharmacien de 2e classe. L'affirmative ne peut être douteuse. Le candidat qui a subi avec succès, après la classe de rhétorique, les épreuves prescrites par le règlement de 1874 présente des garanties de savoir supérieures à celles que peut offrir le certificat.

Recevez, etc.

Le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts,

H. WALLON.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Cours élémentaire d'Archéologie chrétienne par J. Mallet, *professeur au Petit-Séminaire de Séez. — 1 vol. in-8° avec planches.* — Paris, Poussielgue, 27, rue Cassette.

Le Petit-Séminaire de Séez, qui fleurit à l'ombre d'un sanctuaire de pèlerinage consacré à Marie Immaculée, voit mûrir sous cette bienfaisante influence, toutes sortes de bons livres, fruits savoureux capables de former au bien les intelligences des élèves et de les mener à Dieu par l'attrait du vrai et du beau.

Après les ouvrages classiques du savant helléniste, que les lecteurs de la *Revue* connaissent bien ; après les précieux abrégés d'histoire de M. l'abbé Courval et les diverses publications que nous avons déjà mentionnées, voici un livre d'autant plus utile qu'il remplit une lacune regrettable dans l'enseignement de nos maisons catholiques : c'est un cours élémentaire d'*Archéologie chrétienne* ou mieux un manuel d'*Architecture religieuse*, car le sous-titre du volume exprime plus exactement que le titre général le fond même de l'ouvrage.

Comme le dit l'auteur dans son avant-propos, les livres savants sur ce sujet ne font point défaut : « Ce qui manque plutôt, ce sont des livres simples, accessibles à tout le monde. C'est pourquoi nous nous sommes efforcé de composer un traité court, le plus élémentaire possible, mais qui pourtant contiendrait les principaux caractères de chaque période architecturale, qui donnerait des principes sûrs et des règles positives. »

L'ouvrage de M. Mallet répond fort bien à ce programme. Le traité commence par une courte notice sur l'architecture grecque, l'architecture romaine et les monuments celtiques ; puis entrant avec les premiers chrétiens dans les catacombes de Rome, il montre les origines, la formation et les transformations successives de l'architecture, depuis la basilique primitive jusqu'à la période moderne qui a suivi la *Renaissance*, et pendant laquelle on trouve plus à déplorer qu'à admirer.

De nombreuses figures, simples mais d'une pureté remarquable,

donnent à l'ouvrage un grand attrait et une véritable utilité pratique, car l'architecture s'apprend surtout par les yeux. Pour compléter par des exemples l'enseignement contenu dans chaque chapitre, M. Mallet donne, à la suite, une liste des principaux monuments de France construits dans le style qui vient d'être décrit. Cette classification des cathédrales et des principales églises, d'après le style de chacune, est un complément précieux de l'enseignement par les figures. On voyage si facilement aujourd'hui qu'il est rare qu'on n'ait pas l'occasion de voir quelqu'un des exemples cités pour une période.

En résumé, le livre de M. Mallet entrera utilement dans l'*apparatus* de l'Enseignement chrétien, et c'est pour la *Revue* un devoir de le recommander aux chefs d'établissement.

J. G.-D.

REVUE DU MOIS.

Le Monument élevé au Vénérable de La Salle.

La ville de Rouen, qui possède les dépouilles mortelles du vénérable fondateur des Frères des Écoles chrétiennes et qui a vu les courageux efforts de sa vie, a eu la joie de lui dédier, le 2 juin, le monument pour lequel on avait ouvert une souscription.

Huit Archevêques ou Evêques, présidés par Son Éminence le Cardinal de Bonnechose, étaient accourus faire honneur à l'humble prêtre. La cité était remplie d'une foule immense venue de toutes parts et au milieu de laquelle on remarquait des députations de tous les pensionnats des Frères; celui de Passy avait été amené le matin par un train spécial.

La première cérémonie eut lieu à la cathédrale; M. l'abbé Besson, chanoine de Besançon, a prononcé avec une réelle éloquence le panégyrique du Vénérable; il l'a montré persécuté à Paris, encouragé et béni par les Papes, réalisant courageusement ses desseins dans la capitale de Normandie, en plein XVIIe siècle, malgré tous les sarcasmes de la philosophie. Nous pensons que ce discours, qui a sa place marquée dans les archives de l'Enseignement chrétien, sera prochainement publié.

Le soir, la procession conduisit les prélats et le clergé sur la place Saint-Sever, traversée tant de fois pendant sa vie par l'humble prêtre et dont l'image vient aujourd'hui de s'arrrêter au milieu de ce parcours d'autrefois, dans ce bronze monumental de la reconnaissance.

L'abbé de La Salle semble, du haut de la fontaine qui lui sert de piédestal, répandre sur le peuple les bienfaits de l'Institut, et laver sans cesse les souillures que la civilisation moderne s'efforce de jeter sur les corps et sur les âmes des ouvriers! Quelle source de catéchisme dans le monde, que celle qui sort des lèvres vivantes de plus de dix mille Frères!

La cérémonie de la bénédiction des eaux et de la statue, a été précédée d'une chaude et entraînante allocution du cardinal de Bonnechose, dont les premières paroles sont pour nous la conclusion de la fête du 2 juin. « Le christianisme, s'est écrié le cardinal, peut seul donner le spectacle dont nous sommes témoins. » Et le christianisme, dirons-nous, quoi qu'il arrive, aux heures de nuages et de pluie, donnera de ces radieux spectacles jusqu'à la fin du monde.

Les urnes de l'Académie française.

L'Académie française, qui a « bon goût », dirait M. Laboulaye, vient de voter pour remplacer le gros et léger M. Jules Janin et M. Guizot. L'un était incrédule, l'autre protestant. La France, même la France littéraire, est catholique; mais le bon goût de l'Académie n'a jamais eu la délicatesse de sentir qu'un pays foncièrement catholique voudrait être représenté à l'Académie par des hommes dont la littérature serait le vêtement d'une âme croyante.

L'Université incrédule règne, en effet, dans le monde officiel des lettres, comme ces soldats conquérants qui estiment que toute la nation conquise se réduit à eux et à leurs compagnons.

L'Académie a donc voté, et donné comme successeur à M. J. Janin un universitaire des *Débats :* M. John Lemoinne, nourrisson des muses, parvenu décidément au fauteuil vénérable des immortels.

L'Académie aurait voulu, pour remplacer M. Guizot, un savant non voltairien; le bon goût veut, en effet, que toutes les couleurs aient leur tour, car à l'Académie la religion, la croyance en Dieu, est une couleur, comme la croyance au singe de M. Littré est une autre couleur.

Donc les uns voulaient M. Dumas, chimiste, membre de l'Académie des sciences, une des illustrations du pays; c'étaient ceux qui voulaient varier la couleur Lemoinne; les autres, qui voulaient au contraire accentuer cette couleur foncée, demandaient M. Jules Simon, juif, dit-on, et auteur de mauvais livres.

Les académiciens ont balotté quatre fois leur scrutin sans arriver aux 18 voix nécessaires; les deux candidats ont eu plusieurs fois chacun 17 voix, et chaque académicien se disait : Il dépend de moi de créer un académicien d'un côté ou de l'autre, et l'on recommençait, mais comme, sans doute, plusieurs se donnaient la même puissance en sens variés, ils étaient étonnés, les uns et les autres, de n'avoir créé personne, pas même un académicien.

Après cette équipée, on a remis, suivant le règlement, les urnes dans l'armoire pour six mois; alors M. Lemoinne donnera sans doute à M. Jules Simon la voix qui lui a manqué.

Enseignement supérieur de l'ignorance.

Il n'y a pas deux médecines, ne cessent de dire, avec une naïveté qui dépasse toute imagination, nos docteurs de la Chambre. M. Laboulaye, M. Bert, M. Ferry, l'ont dit après M. Naquet, et cette ignorance des choses excuse nos adversaires; ils méritent autant que les bourreaux païens du Calvaire, le *nesciunt quid faciunt.* Un homme peut-il être Dieu?

Pour ouvrir les yeux à nos adversaires, puisque les enseignements et les miracles de l'Eglise n'y parviennent pas, il faut les laisser se brûler à la chandelle et leur naïveté s'éteindra.

Aussi l'Université aidant, vont-ils, si l'on en croit les journaux, tomber dans une nouvelle basse-fosse qu'on appellera :

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ANTHROPOLOGIE.

Voici comment s'exprime la *Nature* anglaise, du 3 juin (1) :

« Le conseil municipal de Paris a voté une allocation de 12.500 fr. pour l'ouverture, au mois de novembre prochain, dans un local généreusement prêté par l'école de médecine, de cours, absolument gratuits, d'anthropologie. Le ministre de l'instruction publique, M. Wallon, aurait, de son côté, garanti une subvention annuelle

(1) Emprunté au journal *les Mondes.*

de 7,500 francs pour les dépenses de laboratoire. Enfin, la Société anthropologique aurait provoqué des souscriptions ou actions de 1,000 francs chacune. L'enseignement comprendra sept séries de leçons ou cours, parmi lesquels un cours de crânologie par M. Brocca, un cours d'ethnologie physiologique ou des races humaines par M. le docteur Dally, un cours des temps préhistoriques par M. G. de Mortillet. Le nombre des cours augmentera avec les ressources de l'association. »

Les gens qui manquent de bon goût, comme nous, s'étonneront seuls que l'Enseignement supérieur libre puisse servir à propager les monstruosités que défendent MM. Brocca, Dally et de Mortillet; ces messieurs inscrivent, en effet, hautement l'impiété et le blasphème dans leur profession de foi. Tous trois nient la Genèse, l'unité d'origine de l'espèce humaine, le péché originel et par suite le Sauveur, Jésus et son Eglise. Tous trois supposent l'homme primitif sauvage et s'élevant par son développement progressif dans la civilisation; aucune loi morale ou religieuse dans cette marche à rebours de l'humanité.

Si nous avions déjà le bon goût que nous doit apporter l'enseignement supérieur, nous estimerions sans doute que de telles profanations méritent au moins un sourire, nous applaudirions à ce que le conseil municipal et M. Wallon ont la bonne grâce de les acheter avec nos deniers, mais pour le moment, avec la naïveté évangélique, nous nous souvenons de ces *races de vipères* qui niaient le Christ et lui tendaient des piéges.

Equité Universitaire.

Le Ministre de l'Instruction publique,

Vu la délibération du 25 novembre 1874 du conseil supérieur de l'instruction publique, émettant l'avis que le département de l'instruction publique s'entende avec les départements de la guerre, de la marine et des finances à l'effet de constituer une commission mixte chargée d'établir, entre les programmes d'admission aux différentes écoles du Gouvernement et les programmes de l'enseignement des lycées, une concordance qui puisse assurer la meilleure préparation des candidats;

Vu les désignations faites par MM. les Ministres de la guerre, de la marine et des finances,

Arrête :

Article premier. — Une commission mixte composée de membres désignés par les Ministres de la guerre, de la marine, des finances et de l'instruction publique, est chargée de réviser les programmes d'admission aux écoles spéciales du Gouvernement (école polytechnique, école de Saint-Cyr, école navale, école forestière), ainsi que les programmes de l'enseignement scientifique des lycées, et d'indiquer les modifications qu'il y aurait lieu d'opérer dans ces différents programmes pour les mettre en harmonie.

Art. 2. — Cette commission, qui se réunira au ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, est composée ainsi qu'il suit :

Suivent des noms parmi lesquels nous n'en reconnaissons aucun appartenant à l'enseignement libre. Nos maisons catholiques n'ont pas encore eu un rôle assez important sans doute dans la préparation aux examens des écoles spéciales pour mériter d'avoir une petite voix sur quinze, dans la commission chargée de préparer les programmes qu'il faut appliquer.

Si on lisait cela à M. Gambetta, il s'écrierait que nous sommes insatiables!

CHRONIQUE.

L'Enseignement supérieur catholique est fondé. — On écrit à l'*Univers :*

« Je voudrais tenir quelques instants votre vaillante plume, pour dire à la jeunesse française l'acte de courage qu'ont accompli très-pacifiquement cinquante étudiants environ de nos facultés de Nancy.

« Depuis quelques années, nous constations avec joie dans les conférences de Saint-Vincent de Paul un nombre toujours croissant d'étudiants en médecine. L'un d'eux, par une excellente inspiration, eut l'idée d'inviter ses amis à faire une affirmation publique de leurs convictions religieuses à la procession générale de la Fête-Dieu, en se groupant autour d'une bannière spéciale.

« Il faut décidément, leur répétait-il, briser avec le respect humain; « ne serions-nous qu'une quinzaine, nous devons marcher. »

« Cette idée fut bénie par Dieu. On se réunit pour se compter. Quarante étudiants en médecine et en droit étaient présents : trente-cinq signèrent, séance tenante, une adhésion au projet, et se cotisèrent pour acheter la bannière. Il y eut dans cette réunion, qui fut très-calme, grâce au sang-froid et à la courtoisie de son jeune président, des mots piquants et caractéristiques :

« Messieurs, dit l'un, il ne s'agit pas d'être nombreux, il s'agit « d'être catholiques.

« — Quand *nous* ne serions *qu'un*, s'écria un autre, *je* porterai la « bannière. »

« Jusqu'au dernier moment il y avait à craindre des défections (les trembleurs sont si nombreux). Il n'y en eut pas une seule, mais au contraire des adhésions nouvelles. Dimanche dernier, 30 mai, derrière le dais, on remarquait une élégante oriflamme, surmontée d'un trophée formé de la croix de Lorraine, des tables de la loi, d'un caducée et d'une palme, avec cette double inscription :

Deus scientiarum Dominus. — In fide ad scientiam.

« Portée tour à tour par un étudiant en médecine et un étudiant en droit, elle était suivie par un groupe compact de 50 à 60 jeunes gens inscrits dans nos facultés et dont l'attitude digne et ferme inspirait le respect. On dit qu'il y eut des essais de manifestation hostile ; je ne sais. En tout cas ils furent insignifiants, et ce qu'il y a de certain, c'est que nos étudiants ont conquis l'estime de tous les honnêtes gens. De fait, ils la méritent ; car cet acte de foi est dû exclusivement à leur initiative, et ils l'ont fait avec le calme que donne la conscience du devoir. Leur exemple portera des fruits, et il prouve dès aujourd'hui que le souffle chrétien passe sur la jeunesse française et que l'avenir nous prépare, dans bon nombre de nos médecins et de nos magistrats, de fermes et courageux champions de la vérité catholique. »

L'enseignement laïc et obligatoire, qui n'est pas encore fondé en France, grommelait très-fort le soir du 2 juin, à Rouen, par la bouche d'un monsieur des nouvelles couches sociales ; il lançait, à l'adresse des bons Frères, des épithètes grossières, ce qu'on appelait, sous la Commune, des *expressions énergiques*.

Tout à coup, un jeune homme à la figure intelligente, et dont les yeux parurent des éclairs au monsieur, lui répond :

— Tais-toi, misérable, je n'ai qu'une jambe et, si elle me reste,

c'est aux Frères qui m'ont ramassé sur le champ de bataille que je la dois ; si tu les insultes, c'est à moi que tu auras à faire.

Le *laïc* profita de ses deux jambes pour opérer sa retraite en bon ordre.

La Faculté de médecine. — Une doctoresse. — Le harem. — Mme Brès, française d'origine, vient, à la suite d'américaines et d'autres dames internationales, d'obtenir le titre officiel de *doctoresse* à la Faculté de médecine de Paris.

Les *doctoresses*, malgré leur fermeté dans le maniement du bistouri, ne sont pas du tout des *ogresses*, lesquelles mangent les petits enfants, tandis que la *doctoresse Brès* a traité dans sa thèse de l'*allaitement* des petits enfants.

La patrie, reconnaissante à cette grande femme, s'est empressée de lui offrir la direction d'un service de maladies des femmes, dans un hôpital, et un traitement considérable.

Mme Brès a noblement rejeté les présents de la patrie et, au lieu de l'hôpital, elle choisit le harem de Constantinople, où elle va prodiguer son dévouement aux femmes du Grand-Turc, avec le titre de médecin de la Faculté de Paris.

Mme Brès réalise ainsi le vœu de M. le doyen Wurtz, qui a fait observer à l'examen que les convenances seraient de limiter le domaine des doctoresses aux maladies de leur sexe.

« Couler cette baraque de la Seyne. » — Cette parole historique d'un illustre ministre de l'Instruction publique, M. Duruy, n'a pas eu la fortune de devenir prophétique.

Le grand maître avait dit, en effet : que l'on fonde une maison d'Université à Toulon, pour « couler cette baraque de la Seyne », dirigée par les RR. PP. Maristes, laquelle comptait 200 élèves, au grand scandale de l'État, breveté par la révolution pour éduquer.

Toute maison qui a une croix à son sommet est pour ces messieurs une *baraque*, à cause que cela n'a pas d'avenir depuis dix-huit siècles.

Cependant, au dernier recensement que nous ayons eu, la maison d'Université, qui n'est pas une baraque, l'argent des contribuables n'ayant pas été épargné pour la faire solide, la maison d'Université (lycée de Toulon) comptait juste autant de pensionnaires que de pauvres *boursiers*.

La baraque de la Seyne, modestement dirigée par les RR. PP. Maristes, n'est pas tout-à-fait coulée, car au lieu de 200 élèves elle en compte 400.

Avant cinquante ans, ces lycées triomphants de l'État auront le sort des colonnes fastueuses de Dioclétien, qui annonçaient à la postérité la destruction définitive de la Croix.

La pomme d'Adam. — Un professeur qui devrait se respecter, encore plus à cause de sa situation personnelle qu'en raison de ses emplois, faisait passer l'examen des jeunes institutrices à Paris.

— Mademoiselle, dit-il, racontez-nous le péché originel.

La jeune fille raconta de son mieux le sujet choisi par M. l'examinateur, lequel goguenardait et enfin s'écria : Oh! oh! oh! elle lui donna une pomme! Vous savez bien, dit-il d'un certain ton, que ce n'était pas une pomme.

Et l'on passa à autre chose, l'enfant avait rougi.

C'est sans doute ce résultat que cherchait aussi précédemment un de ces messieurs, qui demandait carrément : l'histoire de la femme de Putiphar et de Joseph.

Et il y a des mères chrétiennes assez sottes pour continuer à propager dans la bonne société, pour des filles qui n'ont pas besoin d'examens pour vivre, le triste usage d'amener les jeunes chrétiennes à ces tribunaux universitaires.

Elles sont atteintes de la soif du diplôme officiel; maladie très-dangereuse qui s'étend maintenant aux femmes.

Les maladies de l'Université à l'étranger. — A Naples, on a arrêté soixante étudiants, fermé la maison d'Enseignement supérieur, à cause que le gouvernement a envahi dans le domaine des priviléges de MM. les étudiants, qui ont depuis longtemps le droit de subir les examens sans s'être fait inscrire aux cours.

Premier jour : Des cris.

Second jour : Rassemblements tumultueux et cris : *A bas Bonghi! à bas le professeur Semmola! à bas le député Fiorentino!*

Troisième jour : Voile noir jeté sur la statue de Giordano Bruno qui orne le palais de l'Université, et on lui a pendu à son cou de marbre l'écriteau suivant :

RUGGERO BONGHI — NÉ DANS LA PROVINCE DE NAPLES ET ÉLÈVE DE CETTE UNIVERSITÉ — CORROMPU PAR LES SÉDUCTIONS D'EN HAUT — A

SUPPRIMÉ LE DERNIER REMPART DE LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT — LE XIV MAI 1875 — EXÉCRATION AU PARRICIDE ET AU LIBERTICIDE.

Il y a peu de jours, ce même ministre Bonghi, intervenant à Montecitorio dans la discussion de la politique ecclésiastique, disait que l'Eglise était une institution *liberticide* qui avait fait son temps et qu'il fallait laisser mourir, sans même se détourner pour en contempler les dernières convulsions. Deux semaines sont à peine passées sur cette révoltante profession de foi, et voilà M. Bonghi désigné par les étudiants de Naples à l'*exécration publique* comme *parricide* et *liberticide*.

Une école unique et non militaire. — A côté de ces accidents qui rendent les fonctions professorales quelque peu pénibles en Italie, rappelons que le royaume a commis des améliorations diverses qui compensent.

Ainsi, dans le couvent du *Regina-Cœli*, qui est sans doute l'*Ara-Cœli*, où les moines recevaient les petits enfants malades pour les bénir avec le *Bambino* et les faire prêcher au temps de Noël, devant la crèche, on a installé une sérieuse *école de gardiens des prisons*, pour alimenter toutes les prisons du royaume. Cette institution, disent-ils, n'existe nulle part en Europe! Il y a ou il y aura 160 élèves, et ceux qui sortiront de là auront le privilége d'être dispensés du service militaire. Voilà un asile pour les fils de famille.

Un singulier modèle de patience. — Tous les journaux officieux de Berlin signalent à l'opinion publique la persistance de la France à chercher querelle à la Prusse.

D'après les commentaires de l'enseignement forcé en Allemagne, quand Lafontaine a écrit une certaine fable, l'agneau était prussien et le loup français.



ENSEIGNEMENT CLASSIQUE.

PHILOSOPHIE.

Dissertation latine.

(Réponse à la question proposée dans le N° de Mars 1875, t. VIII, p. 465).

Ad quæstionis illius explanationem, dico, secundum mentem Seraphici Doctoris :

1° *Intuitionem Dei in statu viæ* rejiciendam omnino esse ;

2° *Generalem Dei influentiam in creaturas universas* ad certam veritatis cognitionem obtinendam non sufficere, sed requiri ex parte Dei ejusmodi cooperationem, quæ quidem *ordinem naturæ non excedit*, sed tamen cum *a generali*, qua Deus omnibus creaturis, tum etiam *a speciali*, qua *per gratiam* cooperatur, distinguenda est;

3° Ejusmodi vero cooperationis necessitatem inde peti, quod ad certitudinem veritatis habendam *necessario requiritur immutabilitas objecti scibilis, et infallibilitas subjecti scientis*. Veritas autem creata non est immutabilis simpliciter, neque lux creaturæ est omnino infallibilis ex propria virtute. Quapropter ad certam veritatis cognitionem adipiscendam necesse est ut ratio creata recurrat ad artem æternam, *ut ad lucem dantem infallibilitatem scienti, et veritatem dantem immutabilitatem scibili* ;

4° Ita autem, ad effectum certitudinalis cognitionis assequendum, concurrere rationem æternam cum ratione creata, ut propria et distincta causalitas utrique servetur ; — ut scilicet ratio æterna sit regulans et movens, creata vero attingens rationes æternas per proprias et distinctas rationes cognoscendi, quæ creaturæ rationali, in statu naturæ lapsæ ac per gratiam nullam elevatæ, competere possunt.

5° Attingendarum æternarum rationum hominem capacem esse, quia *imago Dei* est et *ad Deum comparatur ut ad objectum suæ mentis* ;

6° Æternas denique rationes attingere hominem non posse, *nisi ex parte et in ænigmate*, id est *nisi per similitudines intelligibilium a phantasmate abstractas* (idées générales); per eas enim, quippe quæ sint *universales, infinitas* Dei rationes, quantum in nobis est, attingimus, sicque certitudinem *assequimur*.

RHÉTORIQUE.

Version latine.

TRADUCTION.

(Voir le texte dans le N° d'Avril 1875, t. VIII, p. 565).

Portrait des Huns.

A l'endroit où, tombant des monts Riphées, le Tanaïs aux eaux blanches traverse dans son cours rapide les vallées hyperboréennes, sous la partie du ciel où l'on voit briller l'Ourse, habite une race d'hommes dont l'âme et le corps sont également terribles; les enfants même ont des traits qui leur sont particuliers et dont la vue fait frissonner. Une masse ronde terminée en pointe, voilà leur tête. Au-dessous du front, au lieu d'avoir des yeux, ils portent deux profonds enfoncements qui leur servent à voir. La lumière pénètre sous la voûte que forme leur front, et parvient à des orbites profondément enfoncées, sans être fermées cependant; car, à travers cette étroite cavité, ils embrassent de vastes espaces; et, en compensation du peu de lumière qu'il reçoit, leur œil est capable de distinguer au fond d'un puits l'objet le plus menu. Pour éviter que leurs deux narines s'étendent sur les joues, on entoure et l'on presse, au moyen d'une ligature, le cartilage encore tendre de leur nez; de cette façon, le casque ne trouvera point d'obstacle. C'est ainsi que l'amour maternel déforme ces enfants nés pour la guerre; car, si le nez ne fait point saillie entre les joues, celles-ci présentent une plus large surface. Quant au reste du corps, les Huns sont de beaux hommes. Ils ont une large poitrine, de belles épaules; au-dessous des flancs, un ventre peu développé. A pied, ils sont de taille moyenne; à cheval, ils semblent des géants. De même, quand ils sont assis, on croit qu'ils sont de très-haute taille. Dès que l'enfant peut se tenir ferme sur ses pieds sans le secours de sa mère, il monte à cheval: on croirait que les membres du cavalier et de sa monture ne font qu'un, tant le premier est solidement et toujours fixé sur la seconde. Les autres peuples se font porter sur le dos de leurs chevaux; les Huns y habitent. Des arcs bien polis et des javelots, voilà les armes qu'ils préfèrent. Leurs mains sont redoutables et sûres; les traits qu'elles tiennent causent sûrement la mort; et, dans leur fureur même, ils savent porter des coups inévitables.

F. P.

Discours latin.

MATIÈRE.

Joab ad Davidem.

Davidis filius Absalon, iterum rebellis, a duce Joab, in silva dicta Ephraïm, victus occisusque fuit. Cui, quum rex per lacrymas filii necem exprobraret, ille crimen confutavit dicendo se nihil jure ac merito dubitasse, quum sibi hinc patris dolor, illinc regis ac publicæ rei commoda ob oculos versarentur.

Cavebunt discipuli ne quid in oratione Joabatrocius videatur.

Version latine.

TEXTE.

Divites vere miseri.

Quos divites opinaris, continuantes saltibus saltus, et, de confinio pauperibus exclusis, infinita ac sine terminis rura latius porrigentes, quibus argenti et auri maximum pondus, et pecuniarum ingentium vel exstructi aggeres vel defossæ strues, hos etiam inter divitias suas trepidos cogitationis incertæ sollicitudo discruciat, ne prædo vastet, ne percussor infestet, ne inimica cujusque locupletioris invidia calumniosis litibus inquietet. Non cibus securo somnusve contingit. Suspirat ille in convivio, bibat licet gemma; et quum epulis marcidum corpus torus mollior alto sinu condiderit, vigilat in pluma; nec intelligit miser speciosa sibi esse supplicia, auro se alligatum teneri, et possideri magis quam possidere divitias atque opes. Atque, ô detestabilis cæcitas mentium, et cupiditatis insanæ profunda caligo! Quum exonerare se possit et levare ponderibus, pergit magis fortunis angentibus incubare, pergit pœnalibus cumulis pertinaciter adhærere. Nulla in clientes inde largitio est, cum indigentibus nulla partitio; et pecuniam suam dicunt quam, velut alienam, domi clausam sollicito labore custodiunt, ex qua non amicis, non liberis quidquam, non sibi denique impertiunt. Possident ad hoc tantum, ne possidere alteri liceat; et, ô nominum quanta diversitas! bona appellant ex quibus nullus illis, nisi ad res malas, usus est.

S. Cypr. *Ad Donat.*, Ep. I.

Version latine.

TEXTE.

De rosis.

Momentum intererat, quo se nascentia florum
Germina comparibus dividerent spatiis.

Hæc viret angusto foliorum tecta galero :
    Hanc tenui folio purpura rubra notat.
Hæc aperit primi fastigia celsa obelisci,
    Mucronem absolvens purpurei capitis.
Vertice collectos illa exsinuabat amictus,
    Jam meditans foliis se numerare suis :
Nec mora, ridentis calathi patefecit honorem,
    Prodens inclusi semina densa croci.
Hæc modo, quæ toto rutilaverat igne comarum,
    Pallida collapsis deseritur foliis.
Mirabar celerem fugitiva ætate rapinam,
    Et, dum nascuntur, consenuisse rosas.
Ecce et defluxit rutili coma punica floris,
    Dum loquor, et tellus tecta rubore micat.
Tot species, tantosque ortus, variosque novatus
    Una dies aperit, conficit una dies.
Conquerimur, Natura, brevis quod gratia florum est :
    Ostentata oculis illico dona rapis.
Quam longa una dies, ætas tam longa rosarum,
    Quas pubescentes juncta senecta premit;
Quam modo nascentem rutilus conspexit Eous,
    Hanc rediens sero vespere vidit anum.
Sed bene, quod, paucis licet interitura diebus,
    Succedens ævum prorogat ipsa suum.
Collige, nate, rosas, dum flos novus, et nova pubes,
    Et memor esto ævum sic properare tuum.

AUSONE, *Eidull.*, XIV.

Version latine.

TEXTE.

La résurrection.

Quaque die somno, ceu mortis imagine, pressus,
Rursus et evigilans veluti de morte resurgo;
Ipsa mihi sine voce loquens natura susurrat :
Post somnum vigilas, post mortis tempora vives.
Clamat idem mundus, naturaque provida rerum,
Quas Deus humanis sic condidit usibus aptas,
Ut possint homini quædam signare futura.
Mutat luna vices, defunctaque lumine rursum
Nascitur, augmentum per menstrua tempora sumens.
Sol quoque per noctem, quasi sub tellure sepultus,

Surgens mane novus reditum de morte figurat.
Signat idem gyros agitando volubile cœlum,
Aera distinguens tenebris et luce sequente.
Ipsa parens tellus, quæ corpora nostra receptat,
Servat in arboribus vitæ mortisque figuram,
Et similem formam redivivis servat in herbis.
Nudatos foliis brumali tempore ramos,
Et velut arentes mortis sub imagine truncos,
In propriam speciem frondosa resuscitat æstas,
Et quæ pressit hyems nova gramina vere resurgunt,
Damnaque temporibus restaurant pristina certis;
Sémina jacta manu sulcis moriuntur operta,
Quæ velut e tumulis cito vivificata resurgunt,
Ut suus incipiat labor arridere colonis.
Nos quoque spes eadem manet et reparatio vitæ,
Qua revirescat idem, sed non resolubile corpus.
An mihi subjectis datá sit renovatio rebus,
Totus et hanc speciem referens mihi serviat orbis,
Me solum contra premat irreparabile damnum?
Et quid erit causæ modico cur tempore vivens,
Optima pars mundi, vitæque Datoris imago,
Post modicum peream, sublata spe redeundi,
At pro me factus duret post sæcula mundus?

MARBODUS, lib. *Decem Capit.*, cap. X.

SECONDE.

Narration française.

SUJET.

Du Guesclin au tombeau de Roland.

Du Guesclin, à la tête de compagnies d'aventuriers qu'il a disciplinées, se rend en Espagne pour combattre Pierre le Cruel.

Il s'avance vers les défilés de Roncevaux, où les Castillans l'attendaient. Il les met en fuite.

Avant de continuer sa marche, il veut rendre hommage à la mémoire de Roland. — Il range son armée en ordre de bataille autour de la chapelle construite par Charlemagne, près de laquelle reposent les corps de Roland, d'Olivier, et des barons tombés à leurs côtés. — Décrire ce spectacle.

Du Guesclin s'avance seul jusqu'au pied du mausolée; il dépose son épée sur la tombe de Roland et, un genou en terre, il demande à Dieu de servir son roi comme Roland a servi Charlemagne. — L'armée lui répond par des acclamations.

Vers latins.

(Voir, pour la matière, le N° de Février 1875, t. VIII, p. 378, et le N° de Mai, t. IX, p. 88).

Le champ de Peupliers.

Populeæ cecidit gratissima copia silvæ,
Conticuere susurri, omnisque evanuit umbra.
Nulla jam levibus se miscent frondibus auræ,
Et nulla in fluvio ramorum ludit imago.

Hei mihi! bis senos dum luctu torqueor annòs,
His cogor silvis suetoque carere recessu,
Quum sero rediens, stratasque in gramine cernens,
Insedi arboribus, sub queis errare solebam.

Ah! ubi nunc merulæ cantus? Felicior illum
Silva tegit, duræ nondum permissa bipenni;
Scilicet exustos colles camposque patentes
Odit, et indignans et non rediturus abivit.

Sed qui succisas doleo succidar et ipse,
Et prius huic parilis quam creverit altera silva
Flebor, et exsequiis parvis donatus, habebo
Defixum lapidem tumulique cubantis acervum.

Tam subito periisse videns tam digna manere,
Agnosco humanas sortes et tristia fata. —
Sit licet ipse brevis volucrique simillimus umbræ,
Est homini brevior citiusque obitura voluptas.

W. C.

TROISIÈME.

Thème latin.

TEXTE.

Richesses de l'Égypte.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, mes yeux auraient été charmés de voir cette fertile terre d'Égypte, semblable à un jardin délicieux, arrosée d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages, sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvraient tous les ans d'une moisson dorée, sans se reposer jamais; des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étaient accablés sous le poids des fruits que la terre

épanchait de son sein, des bergers qui faisaient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour. « Heureux, disait Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi ! Il est dans l'abondance, il vit heureux et aime celui à qui il doit son bonheur. C'est ainsi, ajouta-t-il, ô Télémaque, que vous devez régner, si jamais les dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfants, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux ».

FÉNELON.

Version latine.

TEXTE.

A quelles niaiseries certaines gens perdent le temps.

Istosne viros vocas, quibus apud tonsorem multæ horæ transmittuntur, dum decerpitur si quid proxima nocte succrevit, dum de singulis capillis in consilium itur, dum aut disjecta coma restituitur aut deficiens hinc atque illinc in frontem compellitur? Quomodo irascuntur, si tonsor paulo negligentior fuit! Quomodo excandescunt, si quid ex juba sua decisum est, si quid extra ordinem jacuit, nisi omnia in annulos suos reciderunt! Quis est istorum qui non malit rempublicam turbari, quam comam? qui non sollicitior sit de capitis decore, quam de salute? qui non comptior esse malit, quam honestior? Istosne viros vocas, inter pectinem speculumque semper occupatos?

SÉNÈQUE, *de Brev. vitæ.*

SCIENCES.

Mathématiques élémentaires.

(Réponse à la question 1. — Voir l'énoncé dans le N° de Février 1875, p. 381).

Désignons par v, x, y, z, les quatre termes inconnus qui doivent former la proportion; par a, b^2, c^3, leur somme, celle de leurs carrés et celle de leurs cubes. Les équations seront :

$$v + x + y + z = a,$$
$$v^2 + x^2 + y^2 + z^2 = b^2,$$
$$v^3 + x^3 + y^3 + z^3 = c^3,$$
$$vz = xy.$$

Prenons pour inconnues : 1° la somme des extrêmes, $s = v + z$; 2° la somme des moyens, $t = x + y$; 3° le produit des moyens ou des extrêmes, $p = vz = xy$; 4° la différence entre la somme des extrêmes et celle des moyens, $d = s - t$. Il viendra successivement :

(1) $s + t = a,$

$s^2 + t^2 + 2st = a^2,$

Or, $s^2 = v^2 + z^2 + 2vz,$

$t^2 = x^2 + y^2 + 2yz.$

Donc $s^2 + t^2 = b^2 + 4p$, et par suite : $4p + 2st = a^2 - b^2.$ (2)

De même, en élevant au cube les deux membres de (1) :

$s^3 + t^3 + 3st\,(s + t) = a^3$, ou : $s^3 + t^3 + 3ast = a^3.$

Or, $s^3 = v^3 + z^3 + 3vz\,(v + z),$

$t^3 = x^3 + y^3 + 3yx\,(y + x).$

Donc $s^3 + t^3 = c^3 + 3ap$, et par suite :

(3) $3ap + 3ast = a^3 - c^3.$

Eliminons st entre les équations (2) et (3), en multipliant tous les termes de la première par $3a$, tous les termes de la seconde par 2, et retranchant la seconde de la première, il viendra :

$6ap = a^3 - 3ab^2 + 2c^3$. D'où

(4) $$p = \frac{a^3 - 3ab^2 + 2c^3}{6a}$$

Substituant cette valeur dans l'équation (3), on obtient :

$$\frac{a^3 - 3ab^2 + 2c^3}{2} + 3ast = a^3 - c^3.$$

D'où l'on tire pour st, la valeur suivante :

$$st = \frac{a^3 + 3ab^2 - 4c^3}{6a}.$$

Connaissant la somme $s + t$, et le produit st, il est facile de calculer la différence d. En retranchant $4st$ du carré de $s + t$, on obtient le carré de cette différence, et par suite :

(5) $$d = \pm \sqrt{\frac{a^3 - 6ab^2 + 8c^3}{3a}}$$

Donc : $s = \dfrac{a + d}{2}$ $t = \dfrac{a - d}{2}$

Connaissant $v + z$ et vz ou p; $x + y$ et xy ou p, on peut calculer $z - v$ et $y - x$.

$$z - v = \pm \frac{1}{2} \sqrt{(a + d)^2 - 16p}$$

$$y - x = \pm \frac{1}{2} \sqrt{(a - d)^2 - 16p.}$$

D'où, en nous bornant aux signes supérieurs :

$$v = \frac{1}{4}\left(a + d - \sqrt{(a + d)^2 - 16p}\right)$$

$$x = \frac{1}{4}\left(a - d - \sqrt{(a - d)^2 - 16p}\right)$$

$$y = \frac{1}{4}\left(a - d + \sqrt{(a - d)^2 - 16p}\right)$$

$$z = \frac{1}{4}\left(a + d + \sqrt{(a + d)^2 + 16p}\right)$$

Faisons maintenant $a = 30$, $b^2 = 290$, $c^2 = 3330$. On trouve aisément $p = 42$, $d = \pm\ 4$, et par suite :

$$v = 3$$
$$x = 6$$
$$y = 7$$
$$z = 14$$

La proportion cherchée est donc :

$$3 : 6 :: 7 : 14,$$

qui vérifie toutes les conditions.

G. V.

ÉCOLE SPECIALE MILITAIRE. — CONCOURS DE 1875.

Composition mathématique.

1re QUESTION. — CALCUL LOGARITHMIQUE.

1° Calculer la valeur positive de x donnée par l'équation :

$x^2 = 4\pi R^2 \sin^2 \frac{\alpha}{2}$, en faisant $R = 6366$ kilomètres et $\alpha = 23° 27' 21''$.

2° Calculer les angles positifs, compris entre 0° et 180°, donnés par la formule : $\sin x = \sin \varphi - \sqrt{3}. \cos \varphi$, *en faisant* $\varphi = 80° 25' 57''$.

2e QUESTION.

Résoudre l'équation $\frac{1}{x - a} + \frac{1}{x - b} = \frac{1}{x - c}$, dans laquelle les quantités données, a, b, c, sont réelles et positives. Donner *les conditions pour que les* racines soient aussi réelles et positives.

3e QUESTION.

On donne deux parallèles et sur leur plan deux points p et p', compris entre ces parallèles et à égale distance de chacune d'elles. Cela posé, on demande de mener par le point p' une sécante telle que la partie comprise entre ces parallèles soit vue du point p sous un angle de 45°. — Donner la condition de possibilité.

Le Gérant,
E. TROTMAN.

Bourges, E. Pigelet, imp. de l'Archevêché, rue Joyeuse, 15.